

Pourquoi associer adolescence et insécurité? Les adolescents seraient-ils auteurs de troubles, ou responsables de l'insécurité? Pourtant, une réflexion argumentée questionne ce stéréotype. Le sentiment d'insécurité contemporain paraît fondé à partir d'enjeux plus complexes que la seule « violence des jeunes ». Il se déploierait au rythme de l'isolement individualiste grandissant. De ce point de vue, les adolescents sont à l'avant-garde. Moins parce qu'ils seraient particulièrement dangereux pour les autres, mais plus parce qu'ils sont en première ligne des bouleversements sociaux. Et les individus contemporains ne sont-ils pas livrés à une anxiété nouvelle, aussi plus enclins à retourner leur agressivité contre eux-mêmes?

Didier Robin est psychologue, psychanalyste, thérapeute familial. Il est également formateur au Centre Chapelle-aux-champs à Bruxelles.

# ADOLESCENCE ET INSÉCURITÉ

*Didier Robin*

## Temps d'Arrêt:

Une collection de textes courts dans le domaine du développement de l'enfant et de l'adolescent au sein de sa famille et dans la société. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes.

yapaka.be

Coordination de l'aide aux victimes de maltraitance  
Secrétariat général  
Ministère de la Communauté française  
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles  
yapaka@yapaka.be



TEMPS D' ARRÊT

yapaka.be

# **Adolescence et insécurité**

*Didier Robin*

## Temps d'Arrêt:

*Une collection de textes courts dans le domaine du développement de l'enfant et de l'adolescent au sein de sa famille et dans la société. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes.*

Didier Robin est psychologue, psychanalyste, thérapeute familial. Il est également formateur au Centre Chapelle-aux-champs à Bruxelles.

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection Temps d'Arrêt est éditée par la Coordination de l'aide aux victimes de maltraitance. Chaque livre est édité à 11.000 exemplaires et diffusé gratuitement auprès des institutions de la Communauté française actives dans le domaine de l'enfance et de la jeunesse. Les textes sont également disponibles sur le site Internet [www.yapaka.be](http://www.yapaka.be)

### Comité de pilotage:

Jacqueline Bourdouxhe, Françoise Dubois, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Alain Grumiau, Françoise Guillaume, Gérard Hansen, Perrine Humblet, Françoise Hoornaert, Patricia Piron, Philippe Renard, Reine Vander Linden, Jean-Pierre Wattier.

### Coordination:

Vincent Magos assisté de Delphine Cordier, Sandrine Hennebert, Diane Huppert, Philippe Jadin et Claire-Anne Sevrin.

**Avec le soutien de la Ministre de la Santé, de l'Enfance et de l'Aide à la Jeunesse de la Communauté française.**

## Sommaire

<b>La problématique</b> .....	5
• D'où vient le danger? .....	5
• Quelques chiffres. ....	10
• Diminution des violences physiques civiles .....	13
• Augmentation des comportements délinquants violents. ....	15
• Sentiment d'insécurité. ....	16
<b>Les outils</b> .....	21
• Sûreté et sécurité. ....	21
<b>Sentiment de sécurité et théorie de l'attachement</b> .	24
<b>Un paradigme de l'insécurité?</b> .....	28
<b>Imre Hermann, la théorie du cramponnement</b> . . . . .	32
<b>L'estime de soi</b> .....	35
<b>Recherche et détachement</b> .....	38
<b>Dans une société des individus</b> .....	40
<b>Mises en pratique</b> .....	43
• Individualisation n'est pas individuation .....	43
• La fabrique de la sécurité, une tension dialectique. . .	46
<b>Individuation et adolescence</b> .....	51
<b>La petite délinquance: quand l'insécurité du dehors est aussi en dedans.</b> .....	52
<b>Les adolescences sans histoire ne sont pas forcément sans dangers</b> .....	56
<b>Conclure?</b> .....	60

# La problématique

## D'où vient le danger ?

---

«Je n'ai plus aucun espoir pour l'avenir de notre pays si la jeunesse d'aujourd'hui prend le commandement demain. Parce que cette jeunesse est insupportable, sans retenue, simplement terrible... Notre monde atteint un stade critique. Les enfants n'écoutent plus leurs parents. La fin du monde ne peut être loin.» Hésiode (VIII<sup>e</sup> s. av. J.-C.)

On peut voir à quel point la violence des jeunes n'est pas nouvelle tant cette citation d'Hésiode paraît refléter notre actualité. C'est un point de départ essentiel à toute réflexion que de prendre un certain recul par rapport à la force de l'émotion suscitée par des drames. Se dégagent deux positions différentes qu'il faut maintenir en relation sans pour autant les confondre. Il y a la position morale qui suppose un jugement de valeur et la position scientifique qui conduit à dépasser les évidences du sens commun. Le dialogue nécessaire entre ces deux positions est très certainement le cœur même du pari démocratique : penser la morale à partir du savoir, soumettre les conséquences du savoir à l'exigence éthique.

Les jeunes, les adolescents, sont donc depuis longtemps associés à la turbulence et même plus radicalement à la violence et au danger. Hésiode évoque à leur sujet la fin du monde... Qu'en est-il actuellement ? Il est devenu courant de dire que les adolescents et les enfants sont de plus en plus violents et violents de plus en plus jeunes. De ce point de vue, certains faits sont indéniables et d'ailleurs très largement médiatisés.

La réflexion qui va suivre prend ses racines dans les enseignements de la psychanalyse. Un de ces

enseignements, pour nous primordial, attire notre attention sur le fait que nous sommes, toute notre vie durant, animés par des pulsions plus ou moins bien canalisées. L'agression, l'agressivité, la violence... tous ces termes ne sont pas synonymes mais les phénomènes dont ils rendent compte ont en commun d'être le résultat des destins multiples des pulsions. C'est d'ailleurs ce qui distingue les pulsions des instincts; elles sont nettement moins prédéterminées que ces derniers et trouvent donc des modes d'expression extrêmement divers.

Ceci doit nous amener à envisager les phénomènes de violence dans toute leur complexité. Par exemple, nous ne devons pas nous contenter de nous intéresser aux comportements hétéro-agressifs. Notre attention doit être attirée aussi par toutes les formes d'auto-agressions. Les questions se formulent alors un peu autrement. Les «jeunes»<sup>1</sup> sont-ils de plus en plus violents? Sont-ils alors, en partie, responsables de la montée de l'insécurité? Par ailleurs, leur violence s'exprime-t-elle uniquement sur un mode hétéro-agressif? Quelle est, par exemple, l'ampleur des comportements auto-agressifs chez les adolescents? N'y a-t-il pas là matière à penser plus finement la question de l'insécurité si le danger n'est pas seulement d'être agressé par un autre, si l'angoisse peut conduire à se faire mal à soi-même?

Dans le champ de la santé mentale, les dernières décennies semblent marquées par une augmentation très importante des troubles de l'humeur. L'OMS a d'ailleurs prophétisé que la dépression serait la maladie du XXI<sup>e</sup> siècle. Mais les troubles de l'humeur ne se résument pas aux dépressions avérées, ils renvoient aussi à des manifestations envahissantes de l'anxiété. Et il est fréquent, semble-t-il de plus en plus, que ces angoisses condui-

sent à des tentatives d'apaisement en apparence paradoxales. Le niveau de souffrance insupportable atteint par l'anxiété ou par les variations brutales de l'humeur s'associe à des passages à l'acte ou des conduites qui soulagent très momentanément les sujets tout en présentant une forte composante auto-agressive.

Ce registre clinique concerne tout particulièrement les adolescents en se traduisant, chez les garçons, plutôt par des abus de drogues et des conduites à risque spectaculaires et, chez les filles, plutôt par des troubles alimentaires, des automutilations ou des comportements sexuels qui les mettent en danger. De ce point de vue le «cutting» des jeunes filles est très exemplaire. Rien à voir avec les automutilations épisodiques et parfois gravissimes que s'infligent les schizophrènes. Ici, la pratique de ces scarifications est souvent très ancienne, avant même la puberté parfois. Elle peut d'ailleurs rester secrète très longtemps puisqu'il s'agit de petites incisions pratiquées au départ à des endroits du corps qu'on peut facilement cacher avec les vêtements. Notons que cette pratique semble bien être de plus en plus fréquente.

Le «cutting» peut être tout à fait transitoire et souvent ne donne pas lieu à une démarche thérapeutique. On peut se référer à ce sujet au travail de l'anthropologue David Lebreton<sup>2</sup>. On peut aussi facilement consulter sur le net des sites ou des blogs où les adolescentes (le «cutting» est, en effet, plutôt féminin) partagent leurs expériences. Elles décrivent comment elles peuvent être aux prises avec des tensions personnelles mais aussi relationnelles, notamment avec leurs parents, et comment devant l'impossibilité de les résoudre, elles sont envahies par d'insupportables douleurs psychiques. La coupure infligée sur le corps provoque momen-

<sup>1</sup> Ce terme générique ne doit pas empêcher de remarquer qu'entre les adolescents et les jeunes adultes il y a bien sûr certaines similitudes mais aussi pas mal de différences.

<sup>2</sup> D. Lebreton, *La peau et la trace. Sur les blessures de soi*. Paris, Éditions Métailié, 2003.

tanément une anesthésie associée surtout à l'arrêt des pensées obsédantes.

Ne pas arriver à penser ce que l'on vit, ou penser tellement en rond que cela en devient insupportable, et du coup agir, passer à l'acte pour arrêter de penser. C'est tout le ressort de ce que certains appellent les « psychopathies », sortes de « folies du passage à l'acte » correspondant au besoin de court-circuiter non seulement la pensée mais aussi l'émotion.

En psychiatrie, on peut rencontrer certaines de ces jeunes femmes qui, ayant pratiqué le cutting depuis de nombreuses années, n'ont pu s'en défaire. Elles se retrouvent prises dans des spirales infernales où la succession des tentatives de suicide vient indiquer l'échec des scarifications à contenir l'autodestruction. Défénestrations, mutilations du visage (extrêmement rares dans le cutting) ou de l'œil, sections profondes des poignets, tentatives de pendaison... parfois, elles en arrivent à ingurgiter de manière très répétitive tout ce qui peut avoir des propriétés tranchantes ou perforantes: lames de rasoir, punaises, morceaux de CD ou de canettes cassés à dessein, crayons, etc.

Dans le secteur de l'aide à la jeunesse, on peut se rendre compte que les mineurs délinquants présentent aussi très souvent des conduites compulsives auto-agressives. Certains sont parfois effectivement dangereux surtout pour les autres; sans scrupules, ils peuvent préméditer prédations et agressions. Ils correspondent à l'image habituelle que l'on a du « psychopathe ». Mais, ces mineurs ne représentent pas la majorité des délinquants juvéniles qui eux, par contre, correspondent bien souvent à ces « psychopathies ». Face à des tensions psychiques insolubles, ils passent à l'acte. Ils sont effectivement « violents » mais cumulent aussi ces tableaux où l'auto-agression paraît très manifeste: troubles de l'humeur et anxiété, addictions, anorexie et/ou boulimie, conduites à risque et/ou d'échec, auto-

mutilations, criminalité ou délinquance par besoin de punition, etc.

Comme la plupart de ces pathologies sont très souvent considérées comme « nouvelles » ou tout au moins particulièrement emblématiques de notre hyper-modernité, à l'instar de la dépression, ne doit-on pas avancer que les auto-agressions représentent une caractéristique majeure de l'expression de la violence dans nos univers individualistes, et particulièrement chez les adolescents ?

Cette hypothèse ne semble pas tomber sous le sens ou, en tout cas, ne correspond pas au sens commun. Ne sommes-nous pas plutôt nourris par l'idée que notre monde est celui du déchaînement de la violence au sens le plus banal du terme ? C'est-à-dire qu'il serait caractérisé par l'omniprésence de la menace sous la forme la plus classique de l'hétéro-agression, de l'attaque par un congénère malveillant le plus souvent étranger; étranger du moins au cercle des proches.

Dans la mesure où l'hypothèse que la nouveauté des univers individualistes s'accompagnerait plutôt de formes d'auto-agressions envahissantes... dans la mesure où cette hypothèse est issue de constatations cliniques empiriques, il paraît judicieux de la confronter à des données démographiques et épidémiologiques, sociologiques et historiques. Déjà, le sentiment d'insécurité nous paraît plus difficile à cerner, plus complexe que ne le laisserait penser la rubrique des faits divers. N'y a-t-il pas, en arrière-plan, d'autres logiques plus inattendues ?

## Quelques chiffres

---

Avant de présenter une série de chiffres assez sombres, soulignons que la première des données démographiques indique que l'espérance de vie n'a jamais été aussi grande et que le risque de mourir à tous les âges n'a jamais été aussi faible. Aussi ne faudrait-il pas sombrer dans le catastrophisme mais raison garder. Mettre en lumière des phénomènes pathologiques ne permet pas de porter des jugements sans discernement sur l'ensemble de la société.

Les données qui vont suivre sont facilement accessibles. Cela peut d'ailleurs susciter un premier étonnement, tant elles sont peu connues même parmi les professionnels; l'ampleur des phénomènes décrits est quasiment inversement proportionnelle à sa médiatisation, au contraire des faits divers toujours propulsés à la une.

Les données sur les morts violentes sont sans doute les plus parlantes. Elles concernent les décès par homicides, par suicides et par accidents. Dans une société démocratique, il est devenu difficile de cacher un meurtre, et l'on compte les suicides même si à ce propos quelques réserves méthodologiques s'imposent. On sait que le tabou qui frappe encore le suicide conduit parfois à en masquer la réalité. Par ailleurs, la distinction entre l'accident et le suicide n'est pas toujours très évidente. C'est le cas, par exemple, des overdoses mais aussi d'accidents de la route dont les causes restent douteuses ou de conduites ordaliques qui tournent mal; les situations limites sont nombreuses. De fait, ces problèmes d'interprétation concernent tout particulièrement les adolescents et nous devons en tenir compte. Beaucoup d'«accidents» restent inexplicables d'autant qu'il y a une tendance plus ou moins volontaire à pencher pour d'autres causes de décès.

En 2000, la Belgique présentait un taux de suicides extrêmement élevé, le deuxième en importance de l'Europe occidentale après la Finlande. Soit 21,3 suicides pour 100.000 habitants contre 23,8 en Finlande. D'après les spécialistes, ces chiffres sont sous évalués de  $\pm 20\%$ .

On estime donc à 2.500 morts par an le nombre des victimes du suicide en Belgique. Le taux français est un peu plus faible: 17,5 pour 100.000 habitants, soit plus de 10.000 morts par an. La comparaison fine avec d'autres données internationales est délicate dans la mesure où les informations ne sont pas recueillies de la même manière partout, mais la même tendance générale se retrouve dans toute l'Europe occidentale.

Les taux de suicides sont heureusement en légère diminution depuis les années 80 mais continuent à représenter un problème de santé publique dont on peut penser légitimement qu'il est beaucoup trop sous-évalué. Son lien avec la «modernisation» dépasse d'ailleurs l'Occident et semble accompagner les phénomènes de mondialisation, à tel point que l'OMS a tenu en 2001 à souligner que l'évaluation à l'échelle mondiale de ses ravages correspond, par an, à un million de morts, soit plus que les homicides (500.000) et les guerres (250.000) réunis.

Pour revenir à la Belgique, 2.500 morts par an correspondent au chiffre de 7 décès par jour. C'est deux fois et demie plus que les accidents de la route dont certains, comme on l'a vu, sont par ailleurs des suicides «déguisés». Le nombre annuel de tentatives est quant à lui évalué à 40.000.

La comparaison avec le nombre des homicides est encore plus frappante. À Bruxelles, en 2004, on a recensé 32 décès par homicides pour 182 par suicides. Ce rapport d'un homicide pour six suicides est stable depuis au moins 1998 et correspond grosso modo à la tendance générale en Europe occidentale

où le nombre de suicides est toujours beaucoup plus élevé que celui des homicides. Par exemple, en France les chiffres des années récentes tournent autour de 1.000 victimes d'homicides pour plus de 10.000 par suicides (chiffre total pour les suicides sans doute sous-évalué de 20 % comme on l'a déjà noté, et il ne s'agit évidemment ici que des suicides «réussis»!), ce qui indiquerait un rapport d'au moins un pour dix.

Au-delà de certaines variations nationales, un constat s'impose: nous vivons dans une société où il y a six à dix fois plus de suicides réussis que de meurtres et d'assassinats; deux à deux fois et demie plus que de morts sur les routes. Le suicide est la deuxième cause de mortalité chez les adolescents, après les accidents, et la première chez les hommes entre 25 et 35 ans. Ce qui m'avait amené à utiliser une formule provocatrice mais qui me semble juste: nous vivons à une époque où l'on court beaucoup plus le risque de se tuer soi-même que d'être tué par un autre<sup>3</sup>. Et c'est peut-être la première fois dans l'histoire de l'humanité. Par ailleurs, le suicide n'est qu'une forme particulièrement spectaculaire d'auto-agression qui ne devrait pas empêcher de mesurer l'ampleur d'autres phénomènes déjà évoqués: dépressions, addictions, troubles alimentaires, conduites d'échec, pratiques d'automutilation, etc.

Ceci étant dit, il ne faut sûrement pas se borner à opposer simplement hétéro et auto-agression. De même, des conduites en apparence autodestructrices s'inscrivent le plus souvent dans des stratégies de survie complexes, plus ou moins désespérées, plus ou moins paradoxales. Certains suicides peuvent être, du moins en partie, le résultat de violences plus «invisibles», plus symboliques (harcèlements, relégations sociales...) et la plupart des auto-agres-

---

3 D. Robin, La face cachée de la violence des jeunes, *La Libre Belgique*, 1<sup>er</sup> mars 2007. Repris sur le site de Yapaka.

sions sont aussi des manières indirectes d'attaquer l'autre. Nous essaierons plus loin d'aborder ce type de complexité; la préoccupation du moment est plutôt de rendre compte du fait que, dans nos univers individualistes modernes, le danger prend des formes qui ne correspondent pas nécessairement à celles que le sens commun identifie. Comment comprendre ces phénomènes?

## Diminution des violences physiques civiles

---

Les démographes et les historiens s'accordent sur une tendance lourde propre aux sociétés occidentales: à mesure que les pays se modernisent, l'homicide recule tandis que le suicide tend à progresser<sup>4</sup>. De manière générale, la diminution de ce que l'on entend habituellement par «violence physique» est manifeste<sup>5</sup> et s'accompagne dans le même temps d'une intolérance grandissante. «C'est cette réduction de la violence qui explique la place démesurée que les représentations de la violence tendent à prendre au sein de notre culture: moins il y a de violence de fait, plus la sensibilité à ses manifestations augmente.»<sup>6</sup> Ce qui n'est pas contradictoire avec la manifestation de nouvelles formes d'agression, notamment à l'égard des différents représentants de l'autorité moins protégés socialement que par le passé<sup>7</sup>, souvent délégitimés et victimes de fréquentes incivilités; mais même ces formes d'agression ne vont que rarement jusqu'à la violence physique. De la même manière, on pense à certains passages à l'acte meurtriers d'adolescents qui ont défrayé la chronique ces dernières années et qui sont en partie liés à un accès plus facile aux armes à feu. Mais,

---

4 J.-C. Chesnais, *Histoire de la violence*, Paris, Hachette, 1982.

5 On se reportera par exemple aux travaux de Marcel Gauchet, Jean Delumeau ou Georges Vigarello.

6 M. Gauchet, *La démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, 2002.

7 On pense ici autant aux parents qu'aux enseignants, policiers et autres agents de services publics..

comme à Colombine aux USA ou comme récemment en Finlande, ces passages à l'acte semblent gouvernés par des logiques qui entremêlent hétéro et auto-agressions. Ils se terminent en effet par le suicide de leurs auteurs. Par ailleurs, ils sont aussi tristement spectaculaires que rares. «L'histoire de la violence contredit l'imaginaire social, nourri de préjugés et de nostalgies millénaires, toujours rebelles à admettre les vérités élémentaires, même (et parfois surtout) quand il s'agit de vérités d'évidence: il y a eu, au cours des derniers siècles, une régression considérable de la violence criminelle.»<sup>8</sup>

Ainsi l'homicide a partout régressé depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les données extraites et vérifiées par les historiens indiquent que, par exemple, dans la ville d'Oxford en Angleterre, le taux de meurtres était au XIII<sup>e</sup> siècle quatre à sept fois plus élevé que dans les métropoles américaines d'aujourd'hui. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, on utilisera les «lettres de rémission»: comme beaucoup de conflits dégénèrent en rixes, que chacun possède une arme blanche, les homicides plus ou moins volontaires sont tellement fréquents qu'on hésite à les sanctionner autrement que par une transaction financière qui se conclut par une «lettre de rémission» signant l'arrêt de toute autre poursuite judiciaire. En France, actuellement, la fréquence des homicides est deux fois et demie moins forte qu'en 1830.

Quant au suicide, assimilé à une transgression religieuse, il a très tôt été noté dans les registres paroissiaux. «Dans plusieurs pays, on dispose de séries chronologiques remontant au XVIII<sup>e</sup> siècle et parfois, d'observations ponctuelles allant jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle [...] Avec le déracinement induit par l'industrialisation et l'urbanisation, les taux vont fortement augmenter...»<sup>9</sup> Bien sûr, ces taux varient autour de cette tendance lourde d'un pays à l'autre et selon les époques.

---

8 J.-C. Chesnais, « Les morts violentes dans le monde », *Population et Sociétés*, Numéro 395, Novembre 2003.  
9 *Ibid.*

## Augmentation des comportements délinquants violents

---

Dans son livre *Demandes de sécurité*<sup>10</sup>, le sociologue Hugues Lagrange fait la synthèse d'un très grand nombre de recherches menées aussi bien aux États-Unis qu'en Europe occidentale. Le même phénomène se retrouve de nouveau avec bien sûr quelques différences locales. On peut le résumer ainsi. Dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la criminalité suit une évolution caractérisée par deux époques distinctes. Depuis la fin de la seconde guerre mondiale et pendant les Trente Glorieuses, ce sont surtout les vols qui ont augmenté de manière continue, accompagnant le développement de la société de consommation et la profusion nouvelle des objets. Mais à la fin des années 70, la délinquance devient plus violente. Plusieurs facteurs semblent pouvoir expliquer ce phénomène. C'est la fin de l'essor économique et du plein emploi. Les taux de chômage grimpent en même temps que les consommations de drogues. Les ratés de l'activité économique légale creusent l'écart des inégalités sociales. Ces ratés sont «compensés» par le développement d'une économie souterraine dans laquelle les trafics de drogues occupent une place importante. Ils encouragent le développement de réseaux et les luttes pour les territoires de ventes. Quant aux consommations elles-mêmes, elles ont autant d'effets apaisants que stimulants et désinhibiteurs.

La relance économique et la baisse du chômage au milieu des années 80 n'ont pas pu inverser ce processus dans la mesure où les politiques économiques ont été gouvernées d'une manière ou d'une autre par des principes néolibéralistes. De sorte que la reprise du marché de l'emploi s'accompagne paradoxalement de la poursuite de l'augmentation des inégalités sociales. La fragmentation de la

---

10 H. Lagrange, *Demandes de sécurité*, Paris, Éditions du Seuil et La République des Idées, 2003.

société se poursuit avec la diminution de la mixité sociale dans les quartiers, produisant une sorte de «ghettoisation» des bordures des grandes villes.

«La délinquance et la criminalité violente ont deux composantes: les violences pour voler ou «régler des affaires» d'une part, les violences expressives ou passionnelles, de l'autre. La seconde dépend des rapports dans la sphère conjugale et amoureuse: elle a plutôt régressé à la fin du siècle tandis que la première a beaucoup augmenté.»<sup>11</sup> À l'aulne semble-t-il de l'augmentation des violences plus invisibles de la férocité du néolibéralisme.

Néanmoins, les violences en question n'ont rien de l'ampleur d'une guerre civile ou de nouvelles guérillas urbaines. En Europe occidentale en tout cas, le nombre de meurtres ou d'assassinats n'augmente pas. Ce qui amène Hugues Lagrange à relever en conclusion «... l'extraordinaire sensibilité des démocraties à des atteintes dont le volume global et la gravité demeurent relativement faibles. L'un des enseignements de cette enquête est que quelques points d'augmentation des violences suffisent à provoquer un durcissement général des systèmes répressifs... Si une réaction d'inquiétude et de fermeté face à la violence paraît relativement banale, cette surréaction l'est moins: elle mériterait qu'on s'y arrête et qu'on en recherche les causes.»<sup>12</sup>

## Sentiment d'insécurité

Le sentiment d'insécurité est une évidence de notre ambiance sociale actuelle bien que, «même dans la littérature scientifique, on ne trouve pas de définition claire et universellement admise de ce concept»<sup>13</sup>.

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>13</sup> À l'écoute du sentiment d'insécurité, Fondation Roi Baudouin, 2007.  
www.kbs-frb.be

Pour prendre l'exemple de la Belgique, Le Moniteur de Sécurité classe en tête des inquiétudes quotidiennes dans les quartiers: la conduite automobile agressive associée à la vitesse non adaptée au trafic, puis les cambriolages. Et contrairement aux attentes, d'une année à l'autre, le nombre de personnes qui disent se sentir «toujours» ou «souvent» en insécurité n'atteint pas plus de 10 %, avec même une tendance à la baisse lors du dernier sondage en 2004.

Un récent rapport de recherche coordonné par La Fondation Roi Baudouin<sup>14</sup>, et intitulé «À l'écoute du sentiment d'insécurité» identifie de manière très détaillée un certain nombre d'items dont l'ordre est le suivant: Délabrement des lieux publics; Criminalité; Sécurité routière; Nuisances et incivilités; Toxicomanie; Police et justice; Solitude et anonymat; Insécurité socio-économique; Codes et normes; Individualisme; La société multiculturelle; Médias: L'effet de loupe. Cet inventaire est particulièrement pertinent et représentatif des thèmes évoqués par la population. Ce qu'il faut souligner ici c'est que l'ordre de cette liste nous fait passer des dangers extérieurs les plus spectaculaires évoqués en premier lieu à des préoccupations plus complexes, plus diffuses et aussi plus intimes. Ainsi, «à l'écoute du sentiment d'insécurité» on entend d'abord parler de menaces clairement objectivables. Mais en prenant le temps de mettre en place le cadre d'un réel processus d'écoute, on peut accéder à des défauts de sécurité plus subtils. Et on peut se demander si ce ne sont pas eux qui caractérisent le mieux les univers individualistes contemporains. Alors que le sentiment d'insécurité est explicitement et très généralement référé aux risques d'une hétéro-agression, qu'elle soit volontaire ou pas (accidents de la circulation ou cambriolages pour prendre les préoccupations les plus banales), risquer que les médias ne cessent de dramatiser,

---

<sup>14</sup> *Idem.*

les problématiques de sécurité « interne » sont peut-être constamment sous-évaluées.

L'augmentation de la tonalité violente de la délinquance à partir de la fin des années 70 est contemporaine de l'augmentation très sensible de l'expression du sentiment d'insécurité. Ce qui en donne une première explication. Explication qui peut se retourner puisque l'insécurité généralisée peut aussi provoquer une violence plus directe<sup>15</sup>. Violence contemporaine qui correspond le plus largement à du vandalisme, des incivilités, des agressions verbales ou à des coups et blessures, sans pour autant aller jusqu'à influencer les taux d'homicides. Violence malgré tout... mais l'inflation exponentielle de l'expression du sentiment d'insécurité semble marquée par une sorte de « surréaction » qui continue à faire question pour la plupart des experts.

Pour un clinicien, néanmoins, un sentiment est toujours justifié, fondé. Il est par contre très fréquent que les images qu'on lui associe ou que les motifs qu'on lui donne ne l'expliquent qu'en partie ou indirectement. À cet égard, l'émoi que le meurtre de Joe<sup>16</sup> a suscité est peut-être très significatif. Dans un premier temps, l'horreur incontestable de l'événement ébranle et la sympathie éprouvée pour la famille et pour les proches est toute naturelle.

C'est dans un deuxième temps que quelques perplexités émergent. Alors que la société belge se mobilise tellement autour de la sécurité de ses adolescents, certains phénomènes omniprésents continuent à rester dans l'ombre. En effet, les très nombreux débats que nous avons connus ont porté surtout sur les risques d'une agression venant d'un auteur étranger au cercle des proches (ou même

inconnu). Situation classique de la focalisation de l'insécurité<sup>17</sup>, situation bien sûr haïssable, mais aussi situation nettement moins fréquente que les agressions intrafamiliales ou – comme nous l'avons vu – que les dangers de l'imprudence ou du retournement sur soi de la violence; dangers par contre si présents à l'adolescence.

Sans doute l'insécurité se focalise-t-elle sur la situation la moins complexe quant à la répartition des rôles entre l'auteur et la victime, mais ce fait divers tragique devient emblématique peut-être aussi pour une autre raison. Joe est agressé en pleine gare Centrale à une heure de pointe. Le meurtre a lieu au milieu d'une foule. De ce point de vue, nous sommes à l'extrême inverse du stéréotype de l'agression dans une rue sombre et désolée, sans témoin. Comment se pouvait-il qu'un adolescent soit si vulnérable entouré d'autant d'adultes? Comment se pouvait-il qu'une scène pareille se déroule à l'encontre de la protection assurée normalement par la présence d'un groupe? Ne devons-nous pas y voir comme une révélation terrible d'une nouvelle insécurité, une forme extrême de la représentation de la solitude dans les univers individualistes? À ce niveau, la présence courageuse de l'ami de Joe sur les lieux ne change rien; ils étaient comme seuls face à leurs deux agresseurs, dans une foule comme au milieu d'un terrain vague déserté, entre adolescents sans contact avec les adultes.

Du coup, les liens entre le sentiment d'insécurité – sentiment dont l'expression est socialement très palpable depuis la fin des années 70, comme nous l'avons déjà vu – et la pente de plus en plus individualiste de nos sociétés relancent notre questionnement.

---

15 Nombreux sont les adolescents qui déclarent porter une arme parce qu'ils ont peur et qu'ils pensent qu'en cas d'agression les adultes n'interviendront pas.

16 Il s'agit de cet adolescent de 16 ans poignardé mortellement à la gare Centrale à Bruxelles en 2006.

---

17 Au XIX<sup>e</sup> siècle, du temps où des Flamands pauvres venaient en Wallonie pour faire tourner l'industrie et devaient se satisfaire de conditions de vie déplorables, le même genre de stéréotype circulait; en l'occurrence, celui de l'assassin « étranger », ici flamand, armé d'un couteau.

Si les dangers réels les plus fréquents ne sont pas ceux que l'on croit, si l'insécurité que l'on ressent s'avère plus complexe à comprendre... il y a peut-être là quelque chose qui est propre au temps présent et qui attend notre lecture.

Tout cela motive la recherche de nouveaux outils de pensée pour essayer de répondre à une série de questions: Qu'est-ce que la sécurité? Qu'est-ce qui permet de l'obtenir? A contrario, qu'est-ce qui la menace? De quel côté notre époque fait-elle pencher la balance? Et comment les adolescents sont-ils plus spécialement aux prises avec ces questions?

## Sûreté et sécurité

---

Qu'est-ce que la sécurité? Le travail des historiens ne se limite pas à éclairer le passé. Il s'appuie d'abord sur un travail de clarification et de définition qui peut beaucoup nous aider. Ainsi, Jean Delumeau, dans son livre intitulé *Rassurer et protéger, le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*<sup>18</sup>, nous amène à distinguer très clairement deux notions: d'un côté il y a la «sûreté», de l'autre la «sécurité». Je cite:

«Dans son traité des *Passions de l'âme*, Descartes note: “[...] Lorsque l'espérance est si forte qu'elle chasse entièrement la crainte, elle change de nature et se nomme sécurité ou assurance; et [...] lorsque la crainte est si extrême qu'elle ôte tout lieu à l'espérance, elle se convertit en désespoir.” Le *Dictionnaire universel* (1690) de Furetière définit – lui aussi – la *sécurité* comme un sentiment, un état d'âme et un comportement (individuel ou collectif). C'est “l'assurance dans le péril; le manque de crainte. Un homme brave est intrépide au milieu des dangers, demeure tranquille, comme s'il était en pleine sécurité. On admire la sécurité de cet homme qui ne se sauve point, ayant beaucoup d'ennemis et de méchantes affaires.”

«En somme, *sécurité* exprime “la croyance bien ou mal fondée qu'on est à l'abri de tout péril” tandis que *sûreté* connote surtout des réalités et des situations concrètes: mesures de précaution, garanties diverses, caractère d'une personne de confiance, lieu où l'on ne craint pas d'agression, fermeté du

---

<sup>18</sup> J. Delumeau, *Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, Paris, Fayard, 1989.

pied qui marche, de la main qui écrit, du coup d'œil qui apprécie, etc. L'évolution du langage a donc tiré les deux mots issus de *securitas* dans deux directions différentes, encore que complémentaires.»

Pour résumer: on est ou pas en sûreté, on est ou pas protégé, d'une part; on se sent ou pas en sécurité, on se sent ou pas rassuré, d'autre part. Il ne s'agit pas seulement d'une question de vocabulaire mais bien d'une distinction essentielle qui nous permet de poser la question autrement: notre sûreté (objective) a-t-elle beaucoup diminué ou est-ce plutôt notre sécurité (subjective) qui est en question?

Distinguer ne veut pas nécessairement dire opposer. Il est évident que sûreté et sécurité entretiennent des liens mais leurs recherches peuvent aboutir aussi à des résultats contradictoires.

Pour prendre un exemple trivial, il est compréhensible qu'on se sente plus en sécurité quand on roule dans un quatre-fois-quatre plus haut et plus volumineux que la plupart des autres véhicules. Mais le gain en termes de sûreté est très peu évident. Les quatre-fois-quatre ont une structure beaucoup plus rigide que les autres voitures, ils ont donc un très mauvais coefficient d'absorption des chocs. Ce qui fait que, en cas d'accident et à partir des vitesses moyennes, le véhicule reste relativement intact mais les passagers sont plus facilement victimes de lésions internes. L'onde de choc n'ayant pas été absorbée par la machine et même si les passagers restent tenus par leur ceinture ou les airbags, leurs organes sont soumis à des mouvements violents qui provoquent de graves blessures.

Beaucoup plus largement et à la lumière des données précédentes sur les morts violentes, la logique conduit plutôt à penser que, dans nos univers individualistes, le sentiment d'insécurité est peut-être moins fondé sur une dégradation de la sûreté que sur un ébranlement plus souterrain de la sécurité.

Ce dont témoignerait la prévalence des accidents et des suicides chez les adolescents; tout cela commençant à éclairer toute une série de constatations cliniques. Par exemple, le fait que les adolescents puissent éprouver le besoin de se mettre en danger pour se sentir *in fine* en sécurité. Les conduites à risque, les conduites ordaliques, dissocient en effet sûreté et sécurité, celles-ci jouant même l'une contre l'autre. Ce paradoxe apparent nous conduit à l'étape suivante: comment peut-on comprendre la construction de la sécurité en tant que sentiment?

# Sentiment de sécurité et théorie de l'attachement

Comment en arrive-t-on donc à se sentir en sécurité ? Il y a une théorie qui permet d'éclairer ce processus de manière très intéressante, celle de John Bowlby traitant des vécus de l'attachement et de la perte. Son point d'origine, ce sont l'observation et l'expérimentation qui mettent en évidence une tendance fondamentale que Freud a relevée mais sans s'y attarder : « ... il est bien connu qu'un enfant humain naît avec une capacité de s'agripper (*clinging*) qui lui permet de soutenir son propre poids, capacité que Freud a observée et à laquelle il se réfère comme à "l'instinct d'agrippement" (*grasping*). »<sup>19</sup> En fait, la référence à l'agrippement dans le texte freudien est tout à fait anecdotique et reliée d'emblée à l'autoérotisme oral. Par contre, pour Bowlby, il s'agit de tout autre chose<sup>20</sup>.

En effet, l'«instinct d'agrippement» correspond à une fonction biologique d'une autre nature qui se retrouve à l'évidence chez tous les primates. Il est incontestable que parmi les nombreuses études éthologiques auxquelles Bowlby se réfère, les expériences d'Harlow sur les jeunes singes rhésus vont venir occuper une place centrale ; ces expériences sont d'ailleurs bien connues et s'avèrent extrêmement riches d'enseignements. Harlow et ses collaborateurs ont privé, dès leur naissance, de jeunes singes du contact avec leur mère en leur proposant plusieurs types de substituts sous la forme de mannequins. Ces mannequins, construits à partir d'armatures métalliques, sont mis en présence des

---

19 J. Bowlby, *Attachement et perte*, Tome 1, p. 294, Paris, PUF, 1978.  
20 D. Robin, « Cramponnement, attachement et complexe de sevrage. Hermann et Bowlby avec Lacan. L'exemple des addictions » in *Imre Hermann et la théorie de l'agrippement*, Le Coq-Héron N° 188, Ères, 2007.

bébés rhésus suivant différentes combinaisons : nus ou couverts de fourrure, munis ou pas d'un biberon, etc. Les résultats de ces expériences sont très clairs, les singes préfèrent inmanquablement ceux qui sont couverts de fourrure. Même quand ils sont mis en présence de deux mannequins, l'un dont l'armature reste dépouillée mais qui porte un biberon et l'autre habillé mais dépourvu de nourriture, les jeunes singes vont au biberon uniquement quand ils ont faim et passent tout le reste de leur temps soit agrippés au mannequin habillé, soit à sa proximité. Qui plus est, au moindre signe nouveau et inquiétant, les bébés rhésus vont toujours se réfugier sur ce dernier.

Bowlby en conclut que la satisfaction du besoin alimentaire est tout à fait dissociée des conduites d'attachement, dont le développement est non seulement autonome mais auquel les singes consacrent beaucoup plus de temps et d'importance, surtout dès que quelque chose pourrait signaler l'imminence d'un danger. Cette dernière constatation est extrêmement importante pour comprendre la portée de la théorie de l'attachement. En effet, l'attachement – qu'on peut définir comme la recherche de proximité avec une figure privilégiée de son environnement – a pour fonction essentielle de procurer apaisement et protection. Rassurer et protéger ! On retrouve la justesse du titre que Jean Delumeau a donné à son livre. Le processus décrit par l'historien vient trouver ici ses fondements psychologiques. Et sûreté et sécurité sont d'abord une affaire de corps à corps. Le contact physique, s'il est «sécure», avec le corps de la mère ou de son substitut, a réellement des effets neurophysiologiques d'apaisement, c'est-à-dire que ce contact est un remède très efficace contre à la fois l'angoisse, la tristesse et la douleur. C'est d'ailleurs, dans les premiers temps de la vie, la seule chose qui puisse rassurer efficacement un enfant tout en le protégeant des dangers extérieurs.

Pour Bowlby, la base des comportements d'attachement repose sur leur nécessité vitale. En effet,

leur fonction première est d'assurer la survie dans un environnement sauvage où, pour un jeune, la probabilité de mourir dévoré par un prédateur est beaucoup plus grande que celle de mourir de faim. Ce qui explique que les bébés rhésus attachent beaucoup plus d'importance à la possibilité de s'accrocher à une fourrure qu'à passer du temps à téter un biberon. Au moindre signe qui pourrait indiquer l'approche d'un prédateur – et cela peut aller très vite dans la vie sauvage – il faut à tout prix s'accrocher au corps de sa mère pour profiter de sa vitesse de déplacement dans la fuite. Il est évident que pour des bébés humains se développant en milieu urbain le risque de se retrouver dévoré par un prédateur est assez faible! Il n'empêche que la proximité d'une mère bienveillante évite bien des dangers. De plus, l'instinct d'agrippement peut être compris comme un héritage de l'espèce.

Mais l'intérêt de la théorie de l'attachement se mesure encore mieux quand on suit Bowlby dans le développement de cette hypothèse de base. Récapitulons pour retrouver notre fil rouge à travers l'importance de l'évolution de ces processus qui, de l'enfance à l'adolescence, peuvent conduire à l'autonomisation ou, au contraire, à la sur-aliénation psychopathologique ou délinquante. La sûreté physique proposée par le contact corporel avec la mère ou son substitut se prolonge dans l'acquisition progressive d'une sécurité psychique. La mère est bien la base de sécurité qui permettra à l'enfant d'acquiescer une sécurité de base dont le but est de pouvoir lui permettre de se livrer à une autre activité « instinctuelle » et vitale pour son développement: le plaisir de découvrir son environnement, de plus en plus loin du corps de sa mère et, donc, la possibilité de devenir un individu autonome. Là encore, les expériences d'Harlow sont très convaincantes. Les jeunes rhésus qui ont à leur disposition un substitut maternel couvert de fourrure sont beaucoup moins effrayés par la nouveauté et se risquent beaucoup plus rapidement à explorer les jouets qu'on met à leur disposition, en y trouvant un plaisir évident.

Cela est tout à fait conforme aux observations en milieu naturel où l'on voit les jeunes primates s'éloigner progressivement de leur mère avec l'avancement de leur développement et la recherche de moins en moins dans les moments d'insécurité. Ces allers-retours sont encouragés par la mère qui alternera entre rattraper son enfant quand elle estime qu'il prend de trop grands risques et le repousser, parfois rudement, quand elle trouve qu'il reste trop collé à elle. Ce type d'observation n'est d'ailleurs pas très éloigné de celle qu'on peut faire dans une plaine de jeux, ces sortes de danses faites de proximité et d'éloignement du corps, puis du regard de la mère. On y voit même clairement les fonctions d'apaisement évoquées plus haut: un petit enfant effrayé par un événement inattendu ira calmer son inquiétude dans les bras de sa mère; et si un de ses pairs en vient à lui prendre un de ses jouets il se mettra à pleurer, pris par un mélange de tristesse et de colère; mais les pleurs sont des appels clairs destinés à provoquer de nouveau la proximité avec la figure privilégiée de l'attachement. Et s'il vient à tomber en courant, la douleur le ramènera encore dans les bras de sa maman, le contact de son corps stoppera assez vite ses larmes par son effet analgésique.

## Un paradigme de l'insécurité ?

Les processus de l'attachement, associés à la possibilité de supporter les pertes et même au plaisir de se lancer à la découverte de la nouveauté, seraient la fabrique de la sécurité. À ceci près que ce mouvement peut tout aussi bien s'inverser.

Ainsi, certaines expériences sur l'animal révèlent-elles de curieuses formes de liens : « Dans une autre expérience, un des collègues de Scott (Fisher) gardait les chiots complètement isolés à partir de leur quatrième semaine et faisait en sorte qu'ils soient nourris par des moyens mécaniques. Pendant un bref laps de temps chaque jour à partir de ce moment on les laissait sortir et on observait leur réaction à un homme en marche. Tous le suivaient. Les chiots d'un groupe n'en ont reçu aucune gratification et, de plus, étaient punis chaque fois qu'ils tentaient de le suivre *de sorte que leur seule expérience avec le contact humain était pénible*. Après plusieurs semaines, l'expérimentateur cessa de les punir. Les chiots ne le fuirent plus et passèrent plus de temps avec lui que les chiots témoins dont les approches avaient été suivies uniformément de gratifications sous forme de caresses et de gentillesse. [...] En outre, chez les agneaux comme chez les chiots, le développement de tels attachements se fait en dépit de traitements punitifs que leur infligent leurs compagnons. Quand un agneau et un chien sont gardés ensemble dans une cage sans qu'il y ait restriction de leurs mouvements, le chien est enclin à mordre, malmener et maltraiter de toutes sortes de façons l'agneau. Pourtant, et malgré tout cela, lorsque les deux sont séparés, un agneau cherchera immédiatement son compagnon le chien et l'approchera. »<sup>21</sup>

---

21 J. Bowlby, *op cit*, pp. 289/290.

Mais l'effet des variations introduites par Harlow dans ses expérimentations avec les singes rhésus est encore plus troublant : « Il est intéressant de rappeler que Fisher avait constaté que les chiots suivaient avec d'autant plus de persistance malgré la punition, et que Cairns avait trouvé la même chose chez les agneaux ; de même, Harlow a remarqué qu'un enfant singe s'agrippait d'autant plus intensément qu'il était puni. Dans cette expérience, on fixait à un mannequin de tissu des tuyaux par où l'on envoyait des courants d'air comprimé. Une sonnerie servait de stimulus conditionné qui avertissait l'enfant de l'imminence de l'envoi d'air, stimulus pour lequel on connaît bien l'aversion violente des singes. Quoique les enfants singes aient bientôt appris ce qui les attendait, au lieu de prendre la fuite ils faisaient tout juste le contraire. Ils s'accrochaient au mannequin avec une vigueur accrue et recevait donc sur le visage et le ventre le souffle à son intensité maximum (Harlow, 1961 ; Rosenblum et Harlow, 1963). Un comportement d'attachement très puissant se manifestait aussi chez les enfants singes gravement maltraités par leurs mères (Seay, Alexander et Harlow, 1964). Ce comportement paradoxal est naturellement un résultat inévitable du fait que le comportement d'attachement est déclenché par tout ce qui alarme. »<sup>22</sup>

De même, les enfants humains qui sont ou qui ont été physiquement ou psychiquement maltraités montrent très souvent, malgré cela, une énorme difficulté à s'éloigner de leurs bourreaux. Et Bowlby en donne une explication qui, pour paraître un peu trop simpliste et générale, n'en est pas moins lumineuse et, peut-être, d'autant plus déterminante que l'étendue de notre détresse originaire, de notre néoténie ou prématurité, nous rend si sensibles aux nécessités vitales de l'attachement. Quand nous sommes enfants, nous sommes tellement dépendants des adultes qui s'occupent de nous que nous n'avons

---

22 *Ibid*, p. 293.

qu'eux vers lesquels nous tourner pour rechercher l'apaisement dont nous avons tant besoin parce que, dans la suite de la naissance, nous sommes livrés à un véritable chaos sensoriel d'une grande violence. Il suffit de penser à l'intensité des variations de l'humeur d'un nourrisson ou d'un bébé, à leurs brusques changements et à leurs expressions extrêmes. Ses pleurs témoignent parfois de la violence de sa colère ou de son désespoir, mais pris dans les bras, bercé, son visage peut s'illuminer d'une immense joie, et tout cela en l'espace de quelques minutes.

L'intégration d'une certaine sécurité de base amènera à tempérer nos mouvements d'humeur. Mais si la mère, les parents ou leurs substituts viennent rajouter à notre désarroi général des sources, volontaires ou non, d'instabilité, d'alarme, de chaos sensoriel... ils vont provoquer une activation encore plus grande des comportements d'attachement qui nous conduiront inévitablement à rechercher de manière anxieuse et impérieuse leur proximité. Que la source de ce stress supplémentaire vienne d'eux ne change rien à l'affaire puisque nous n'avons pas d'autre recours que ces personnes-là. Ainsi, même si c'est en apparence paradoxal, l'insécurité ou la maltraitance rencontrée dans les liens d'attachements précoces produit logiquement des relations où la séparation est rendue non seulement extrêmement difficile mais aussi horriblement anxiogène et douloureuse, à l'image des jeunes singes rhésus de Harlow bondissant sur le mannequin de tissu dès que la sonnerie les prévient qu'ils vont recevoir les jets d'air pulsé pour lesquels ils ont une « aversion violente ». Et plus ces jets seront « stressants », plus ils s'accrocheront avec force au mannequin qui leur fait pourtant subir ce supplice. Les relations d'attachement les plus insécures sont aussi celles qui produisent les attachements les plus fortement aliénants.

Nous commençons maintenant à disposer d'une boîte à outils qui se remplit. Nous savons que

protection, sûreté, d'un côté, et apaisement, assurance, sécurité, de l'autre, ne sont pas synonymes. Ainsi, nous commençons à comprendre pourquoi un adolescent surprotégé peut se montrer extrêmement anxieux alors qu'un autre, plus casse-cou, prend des risques pour se rassurer. Mais il nous faut un outil supplémentaire pour dépasser les limites de l'observation des liens intersubjectifs dans leur actualité. Un outil qui nous permette de mieux comprendre comment sécurité ou insécurité s'intériorisent.

# Imre Hermann, la théorie du cramponnement

Nous avons tout intérêt à reprendre certaines thèses du précurseur de la théorie de l'attachement et de la perte. Cette théorie trouve en effet son origine dans celle du cramponnement et de la recherche due au psychanalyste hongrois Imre Hermann<sup>23</sup>. Hermann s'était déjà intéressé de près aux recherches sur les singes anthropoïdes qui démontrent l'importance que les jeunes singes attachent à rester à proximité de leur mère et à s'accrocher à elle surtout si le moindre signal de danger se manifeste. Le cramponnement est un instinct au moins aussi vital que l'alimentation dans la mesure où, rappelons-le, dans la vie sauvage le risque d'être dévoré par un prédateur est beaucoup plus grand que celui de mourir de faim. Mais Hermann constatera aussi que le bébé humain, s'il présente les mêmes dispositions instinctives, le «*grasping reflex*», est bien plus démuné que le singe. Non seulement, il n'a plus que deux mains au lieu de quatre, non seulement il est particulièrement faible, mais en plus sa mère est dénuée de fourrure! Pas évident de s'accrocher!

Ainsi, ce qui caractérise l'humain, c'est la néoténie, la prématurité, avec ses conséquences paradoxales. L'instinct de cramponnement si nécessaire à la survie des primates est donc, chez les hominidés, très limité dans ses possibilités de réalisation; en même temps l'attachement est d'autant plus vital au regard de l'importance de la prématurité. La vulnérabilité de l'humain est compensée par la force des liens sociaux au sein de l'unité duelle mère-enfant et aussi au sein du groupe de survie comme unité de base de la société. Cette vulnérabilité est tout autant

compensée par la capacité de pallier les limitations corporelles par des inventions culturelles et des prothèses techniques (ici, tout ce qui assure la protection de l'enfant contre les agressions émanant de son environnement: du sac de portage sur le dos ou le ventre de la mère au berceau et à l'habitat lui-même comme prolongements du contenant maternel).

Un des grands intérêts des théorisations d'Hermann que l'on retrouvera ensuite chez Bowlby est de mettre l'accent non pas seulement sur le cramponnement ou sur l'attachement mais sur une dialogique<sup>24</sup> vivante entre «cramponnement et recherche» (Hermann) ou «attachement et perte» (Bowlby). C'est toute la fécondité de ce lien que l'on retrouvera dans la notion de «contact» chez Léopold Szondi, notion directement inspirée par les travaux d'Imre Hermann. Entre la tendance originelle à l'agrippement et celle, finalement tout aussi originelle, à se décrocher pour aller à la recherche de la nouveauté se déploient toutes les modalités humaines du contact intersubjectif. En psychopathologie, cela renvoie aux troubles de l'humeur dans lesquels – comme nous l'avons évoqué plus haut – on trouve bien sûr les dépressions (manière morbide de rester cramponné jusqu'à l'immobilité) mais aussi les psychopathies. Les psychopathies apparaissent ici sous un nouveau jour. Elles sont, en effet, des manières de réagir aux variations de l'humeur par le recours au passage à l'acte, par des déramponnements, des ruptures brutales de la relation et l'agrippement compulsif à de nouveaux objets dans la confusion et l'indifférenciation entre les choses et les personnes.

Cette dialectique du cramponnement et de la recherche rend particulièrement bien compte du processus de séparation-individuation qui caractérise les chemins de l'autonomisation depuis la toute petite

---

24 Terme utilisé par Edgar Morin pour caractériser une tension qui n'est pas dialectique parce qu'elle ne connaît jamais de synthèse mais qui correspond plutôt à une sorte de dialogue sans fin.

---

23 I. Hermann, *L'instinct filial*, Paris, Denoël, 1972.

enfance. Elle est donc extrêmement présente au cœur même du processus de l'adolescence où il s'agit effectivement de se séparer tout en s'individuant.

## L'estime de soi

Un autre concept va nous être utile pour poursuivre notre cheminement logique; c'est celui d'« estime de soi ». En psychiatrie, une des plus profondes insécurités, extrêmement dangereuse, à laquelle on puisse être confronté est celle de la mélancolie. Comment comprendre cette forme d'effondrement interne indépendante de toute réalité de danger extérieur? Freud nous a, à ce propos, laissé une importante indication diagnostique. Le deuil normal peut ressembler beaucoup à la mélancolie, à au moins une différence près: dans le deuil normal lié à la perte d'un objet d'attachement, le sentiment d'estime de soi n'est pas troublé. C'est le trouble de l'estime de soi qui amène le mélancolique à tant se déprécier et c'est ce qui rend le risque de suicide aussi important.

A contrario, l'estime de soi peut être démesurée comme dans les mégalomanies ou les épisodes maniaques; ce qui est aussi relativement dangereux! Mais une estime de soi suffisamment bonne est un gage extrêmement important de bonne santé mentale. Comment peut-on la définir? Selon Freud, l'estime de soi résulte d'un alliage entre trois parties qu'on peut décomposer comme suit. D'abord, dit-il, « une part du sentiment de l'estime de soi est primaire, c'est le reste du narcissisme infantile... ». Cela veut dire avoir été suffisamment bien aimé très précocement pour en conserver la trace comme « amour de soi » de base; amour en quelque sorte inconditionnel, lié au simple fait d'exister. On touche ici plus particulièrement au rôle dévolu classiquement à la relation à la mère ou à la personne qui en assure la fonction. On est aussi dans le registre des toutes premières relations d'attachement.

Ensuite, à mesure que l'enfant grandit, une autre part du sentiment de l'estime de soi est liée non plus

au simple fait d'exister mais à la capacité de réaliser quelque chose qui ait de la valeur pour l'entourage familial et social. À la fin du complexe d'Œdipe, l'enfant va même intégrer cet idéal qui l'accompagnera toute sa vie et lui servira de ligne de conduite. Chaque accomplissement qui semble nous rapprocher par moment de ces valeurs idéalisées renforce l'estime de soi. On touche ici plus particulièrement au rôle classiquement dévolu au père ou à la personne qui en assure la fonction. Et à un temps où la relation à la mère n'est normalement plus à l'avant-plan, il s'agit de parachever l'intériorisation de l'attachement à une référence tierce.

À ce propos, il faut souligner que l'adolescence va relancer la constitution de la subjectivité en remettant en question les acquis de la période du complexe d'Œdipe. Mouvements pulsionnels, identifications sexuées, images du corps... tout cela est, à l'adolescence, remis en chantier. Il en va de même pour les idéaux qui mobilisent souvent les passions adolescentes. La question de l'estime de soi se manifeste alors dans toute son acuité, avec de fréquentes oscillations entre des moments d'abattement et des mouvements d'exaltation. Ce qui explique aussi l'extrême susceptibilité de nombre d'adolescents.

Le sentiment d'estime de soi est donc en premier lieu ancré dans notre narcissisme infantile, trace de nos toutes premières relations. Mais il dépend aussi de la construction des idéaux par rapport à laquelle l'adolescence est un moment particulièrement fécond.

Une fois ces idéaux constitués, c'est en grande partie à eux que nous devons rendre des comptes. Pour autant que nous leur correspondions suffisamment, nous pourrions jouir d'une estime de nous-mêmes suffisamment bonne, ce qui constitue un important facteur d'équilibre face aux aléas de la vie sociale en général et affective en particulier. Nous

sommes d'ailleurs très attachés à ces systèmes de valeurs et, dans les moments difficiles, il peut même nous arriver de nous y cramponner.

« Attachement » et « cramponnement » ne sont pas ici des métaphores. Le fait que l'on puisse utiliser ces deux mots pour évoquer les liens que nous entretenons avec nos idéaux tient au fait que la subjectivité humaine se constitue par l'intériorisation d'affects et de représentations mis en jeu dans chacune de nos histoires personnelles. L'attachement au départ très immédiat et corporel se retrouve petit à petit comme sédimenté dans notre psyché, y déposant des formations durables et abstraites. Ainsi, bien qu'un idéal soit une représentation très élaborée, nous y sommes réellement attachés. Si nous nous en écartons trop, nous pouvons ressentir une inquiétude de la même nature que quand nous nous sentions abandonnés par notre mère. Et si nous lui sommes suffisamment fidèles, nous pouvons nous sentir apaisés même dans la plus profonde solitude.

Il me paraît très important, comme le soulignaient Hermann et Bowlby, d'insister sur le fait que les processus de l'agrippement ou de l'attachement ne sont pas seulement vitaux pour les petits enfants de 0 à 3 ans. Ils nous accompagnent toute notre vie mais, en grande partie, en se transformant et en s'intériorisant, donnant lieu, entre autres, à la constitution de l'estime de soi.

Enfin, la troisième part du sentiment de l'estime de soi, pour Freud, est constituée par les relations d'amour actuelles. D'une certaine manière, l'estime de soi conjugue l'attachement aux trois temps du passé, du futur et du présent: le passé pour l'intériorisation des relations précoces qui constitue le narcissisme infantile, le futur pour l'intériorisation des idéaux qui nous projette vers un avenir porteur d'espoir, et le présent pour l'amour qui nous entoure au quotidien.

# Recherche et détachement

L'attachement sécure est celui qui permet de se détacher, de partir à la recherche de nouveaux objets d'attachement, de suivre le mouvement du désir.

À ce titre, il est intéressant de considérer l'objet transitionnel décrit par Winnicott comme un médiateur de l'attachement. Médiateur de l'attachement dans le sens où il vient médiatiser la relation mère/enfant, dans le sens aussi où il remplit la fonction d'abord uniquement dévolue à la « personne secourable » (terme utilisé par Freud pour désigner de manière générique l'adulte s'occupant de l'enfant). Fonction fondamentale qui est de permettre l'apaisement. Le contact avec l'objet transitionnel calme l'inquiétude, soulage la tristesse, diminue la douleur... Sa présence est notamment indispensable dans tous les moments de plus grande vulnérabilité, dans les moments où il s'agit de passer d'un environnement à un autre, d'un état somato-psychique à un autre, comme par exemple quand il est temps de dormir.

On retrouve ici l'une des fonctions vitales de l'attachement. Si, dans un premier temps, l'attachement est pour le bébé la base de la sûreté et de la sécurité, sa fonction adaptative est de servir à la constitution d'une sécurité de base intériorisée. L'objet transitionnel est donc une sécurité de base « portable » et « intermédiaire » parce que c'est un substitut de la mère que l'enfant peut emporter partout où il va ; par exemple pour négocier les transitions maison/école ou pour aller dormir en dehors de la famille. Ce qui permet le développement d'une autre grande tendance indispensable pour le développement de tout individu et donc de l'espèce elle-même : le plaisir à découvrir son environnement, à rechercher la nouveauté pour assurer à terme son autonomie.

On sait que le nounours ou le bout de tissu ne sont pas nécessairement « transitionnels ». Dans *Jeu et réalité*, Winnicott évoque plusieurs exemples où l'objet en question devra plutôt être qualifié soit de « consoleur » quand il représente une prothèse narcissique et antidépressive permanente, soit de « fétiche » quand il est associé à une trop grande fixation érotique. Dans ces situations, l'objet n'est plus un « médiateur », un outil passager, mais bien une prothèse irremplaçable. Mais si l'objet transitionnel est un jour abandonné, l'espace transitionnel lui-même, comme l'attachement, se présente dans un perpétuel inachèvement. Certaines stratégies d'apaisement de l'enfance se maintiennent toute la vie : chantonner pour faciliter la concentration sur certaines tâches ou parler à voix haute, jouer avec son stylo à bille, se raser, se peigner, se ronger les ongles, se plonger dans certaines rêveries, etc. D'autres stratégies visant le même but se mettent en place à l'adolescence avec le recours à d'autres prothèses notamment chimiques : consommation de drogues, d'alcool, etc.

Dans ce sens, les développements technologiques restent nécessairement inscrits dans leur logique originelle : pallier les défauts de l'équipement physiologique humain pour permettre d'abord la survie de l'espèce puis l'étendue de sa suprématie.

On peut penser que la plupart des objets produits par la technologie sont destinés à être des prothèses et des prolongements de notre organisme, aussi bien corporels que psychiques. Ainsi, les nouvelles technologies de la communication et des multimédias sont à comprendre comme des prolongements et des amplifications du corps. Le fait que nous y recourions avec autant d'enthousiasme, notamment chez les jeunes générations, semble indiquer un intense besoin de trouver des substituts et des prothèses du lien interhumain, ainsi qu'une intense insécurité au cœur même des processus d'attachement qui paraît cohérente avec le modèle de vie individualiste.

## Dans une société des individus

Explorons un dernier outil d'analyse avant de passer à une série d'illustrations cliniques et éducatives. Il s'agit ici d'essayer de répondre à la question suivante: notre société produit-elle plutôt de la sécurité ou de l'insécurité? Dans cette optique, il paraît indispensable de saisir la grande nouveauté de nos contextes sociaux. Il semble, en effet, que nos sociétés atteignent un degré de liberté individuelle réellement inouï, mais cette liberté est un «privileège» qui conduit à une plus grande complexité et à une plus grande incertitude. À cet égard, l'œuvre de Norbert Elias est particulièrement instructive pour définir les univers «individualistes».

Nous connaissons une époque de précarisation absolue de tous les liens, qu'ils soient conjugaux, familiaux, professionnels, communautaires, etc. Pour caractériser notre temps, Norbert Elias montrait que le repliement de l'individu sur lui-même est le reflet du fait que tous les liens d'appartenance s'avèrent maintenant révocables à tout moment; ce qui est une immense nouveauté dans l'histoire de l'humanité. On peut comprendre dès lors l'intérêt porté à soi-même puisqu'il s'agit de la seule relation que l'on soit sûr de conserver jusqu'à sa mort! Revers de la médaille démocratique; la démocratie étant la contestation radicale de l'oppression représentée par le mode d'organisation patriarcale de la famille, elle porte atteinte du même coup à ce qui dans la famille traditionnelle était par ailleurs source d'appui et de soutien.

Norbert Elias mettait beaucoup l'accent sur ce qu'il a appelé «la civilisation des mœurs». Il entendait par là un processus de domestication «civilisatrice» des pulsions par le biais «d'autocontrôles» de plus en plus, à la fois, intériorisés et individualisés. C'est

ce processus que les historiens retrouvent quand – comme nous l'avons vu plus haut – ils font état de la pacification des mœurs en Occident en rejetant la légende du «bon vieux temps»: jusqu'à la Renaissance «... l'habitude de porter des armes, la brutalité des comportements, les rapports conflictuels entre voisins, les querelles de villages ou de quartiers s'additionnaient pour conduire aux actes de violence.»<sup>25</sup> Les sociétés traditionnelles du Moyen Age associaient un contrôle social très hiérarchisé et une expression très brutale de la pulsionnalité. Depuis, l'agressivité «... a été conditionnée comme toutes les autres manifestations pulsionnelles par l'état avancé du partage des fonctions, par la dépendance plus marquée de l'individu envers ses semblables et envers l'appareil technique; elle a été limitée et émoussée par une infinité de règles et d'interdictions qui se sont transformées en autant d'autocontraintes»<sup>26</sup>.

Et, en effet, dans une société individualiste et égalitaire, l'exigence immédiate est de «contenir» sa pulsionnalité. Du coup, il est «préférable» de limiter les occasions de «stimulations» pour éviter les «débordements». Les univers démocratiques sont ceux de la mise à distance la plus grande possible entre les corps au profit du contact à distance. Rester le plus souvent en lien mais en se touchant de moins en moins, dans la plus grande abstraction, la plus grande virtualisation du contact, voilà un des mots d'ordre ultramodernes. C'est peut-être alors que l'individualisme s'accompagne d'une précarisation généralisée de tous les liens et conduit à des états d'insécurité qui dépassent les problèmes de sûreté au sens classique du terme. Si cette précarisation des liens est généralisée, elle atteint des formes paroxystiques dans des situations où l'exclusion et la précarité sociale surdéterminent l'insécurisation. Il faut alors repérer que, si la civilisation occidentale a développé la sûreté objective, elle a en contrepartie

---

25 J. Delumeau, *op cité*, p. 554

26 N. Elias, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973, p. 441.

augmenté d'autres d'angoisses. Contraindre chaque individu à contenir et à réprimer lui-même ses propres impulsions, et, en même temps, distendre tous les liens intersubjectifs qui constituent depuis toujours la base du sentiment de sécurité, tout cela peut produire effectivement une anxiété envahissante.

Me revient aussi en mémoire cette petite histoire racontée par un ami, il y a une dizaine d'années déjà. Il avait reçu, pendant les vacances, les correspondantes nord-américaines de sa fille. Il s'agissait de deux adolescentes affectées d'un surpoids conséquent. Après quelques jours, ces jeunes filles firent part de leur stupéfaction. Il y avait, dans la culture de cette famille, deux choses qui leur paraissaient totalement étranges. La première était que, dans cette famille parisienne, il y avait «des heures pour manger». Quant à la deuxième, il s'agissait du fait que quand on mangeait, on se parlait. Bien que l'histoire ne le dise pas, on pourrait sans doute en rajouter une troisième: au moment de manger, on éteignait la télévision. Le repas familial fait sans doute partie de ces rituels que la tendance à l'individualisation vient directement menacer en suivant l'augmentation de la possession des écrans personnels et l'augmentation des troubles alimentaires.

Les thèses de Norbert Elias prêtent à discussions. Un sociologue comme Hubert Lagrange associe l'augmentation des violences délinquantes à partir de la fin des années 70 à une inversion du processus de pacification des mœurs. Sans vouloir entrer trop dans ce débat, je retiendrai cette formule de Jean Furtos<sup>27</sup>: ce sont plutôt des violences froides et parfois invisibles qui caractérisent le plus nos univers individualistes; violences associées à des troubles du contact se manifestant bien sûr par une accentuation des psychopathies mais aussi par une multiplication des problématiques dépressives.

---

27 J. Furtos, *Les cliniques de la précarité. Contexte social, psychopathologie et dispositifs*, Paris, Masson, 2008.

## Individualisation n'est pas individuation

---

Une série de difficultés peuvent se comprendre à partir de la confusion entre «individualisation», d'une part, et «individuation», d'autre part. L'«individualisation» est le mode concret d'organisation de notre univers social à partir d'une de ses plus fortes tendances, l'individualisme. Individualisme qui est quant à lui la «théorie ou tendance qui voit dans l'individu la suprême valeur dans le domaine politique économique, moral... Théorie ou tendance visant au développement des droits et des responsabilités de l'individu...»<sup>28</sup>. Individualisation renvoie donc à des orientations et à des dispositions sociales au sens large; c'est un modèle qui préexiste même à la naissance de tel ou tel un individu en particulier.

L'«individuation» est tout autre chose. C'est le processus de construction de la personne humaine qui permet d'arriver à un certain niveau d'autonomie non seulement corporelle mais aussi psychique. L'individuation est le processus singulier qui accompagne le trajet de chacun d'entre nous. Ainsi, on peut être bien individué dans une société qui n'est pas individualiste. On peut, tout aussi bien, être en mal d'individuation dans un univers social qui l'est extrêmement, individualiste. C'est d'ailleurs une configuration générale vers laquelle mon raisonnement nous conduit: on peut formuler l'hypothèse que l'insécurité contemporaine, sur son versant psychologique, correspond à des défauts d'individuation dans un monde valorisant par ailleurs de plus en plus l'individualisation.

---

28 *Le Petit Robert*, Paris, Éditions Le Robert, 1972.

Pour illustrer cette hypothèse, on peut reprendre l'exemple du modèle, dans l'habitat moderne, de la chambre individuelle. Ce modèle est très parlant dans la mesure où il condense les éléments des nouveautés sociales que nous vivons. En effet, à ma connaissance, il n'y a pas d'autres cultures qui aient déjà privilégié un tel découpage, une telle fragmentation de l'habitat domestique. Pour résumer, les éléments sociétaux propices à cette évolution peuvent être repris ainsi. La valorisation de l'individu propre aux nouvelles démocraties peut être traduite dans la répartition de l'espace familial grâce aux progrès techniques: progrès des méthodes de chauffage et de l'hygiène qui met les animaux nuisibles à distance, progrès de la fabrication du mobilier, de la literie... Avec l'arrivée des baby-phones, on peut laisser un tout petit enfant seul dans sa chambre tout en restant à une assez grande distance et tout en lui garantissant un très haut degré de protection, de sûreté pour reprendre la distinction amenée plus haut. Par ailleurs, le modèle individualiste semble bien suivre le processus de «civilisation des mœurs» puisqu'il correspond à une prise de distance entre les corps et leurs émanations, notamment les odeurs corporelles jugées de plus en plus désagréables et honteuses.

Voilà donc nos bébés d'emblée soumis à l'individualisation; même à la maternité ils ne dorment plus dans le même lit que leur mère. Ils en sont d'autant mieux en sûreté: «Depuis longtemps, la pratique populaire de faire dormir les nouveau-nés dans le lit des parents est condamnée par les autorités religieuses et médicales: dès le haut Moyen-Age, l'Église la considère comme un moyen déguisé d'infanticide.»<sup>29</sup> Les bébés contemporains risquent moins de se retrouver étouffés pendant la nuit. En même temps, ces bébés connaissent une série de symptômes associés à des «terreurs nocturnes»

inconnues de leurs prédécesseurs. Le haut niveau de sûreté, de protection, peut en effet nuire à la sécurité produite par le contact physique avec le corps de la mère. C'est dans ce sens que je trouve cet exemple emblématique. On voit bien en effet comment l'évolution des mœurs et des possibilités techniques augmente considérablement le niveau de sûreté. Mais on voit bien aussi comment cette sûreté peut devenir anxiogène si elle ne s'accompagne pas d'un souci du contact indispensable à la construction de la sécurité<sup>30</sup>. Ce souci du contact ne remet pas fondamentalement en question l'individualisation; il ne s'agit pas de redormir tous dans le même lit! Par contre, rester en contact suppose pour les parents d'adapter l'alternance de leur présence et de leur absence auprès du berceau en fonction d'une adéquation suffisamment bonne aux besoins de l'enfant, non seulement pour les soins proprement dits mais aussi suivant les logiques des processus d'attachement/détachement évoquées plus haut.

Ce qui est particulièrement frappant pour un bébé est finalement aussi vrai à tous les âges de la vie: la sécurité ne dépend pas uniquement de la sûreté offerte par l'environnement. Et quand j'insiste sur l'importance fondamentale du contact interhumain ou de ses défauts dans la production du sentiment d'insécurité, il s'agit bien sûr de quelque chose de plus complexe que les soins ou la présence objective. Notamment, un bébé a besoin d'être pensé par ses parents. Les dynamiques inconscientes sont, par ailleurs, indispensables pour comprendre le fait que, dans des situations de grande protection, l'inquiétude peut devenir trop envahissante.

Un bébé a aussi besoin de pouvoir affronter seul, pour les dépasser, des moments d'angoisse ou de peur qui n'outrepassent pas trop ses capacités.

29 M. Eleb et A. Debarre, *Architecture de la vie privée. XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup>*, Éditions Hazan, Paris et A. A. M., Bruxelles, 1999 (p. 218).

30 P. Gustin et D. Robin, Temporalité du bébé et vitesse contemporaine: le paradigme du maxi-cosi, *Confluences*, Numéro 18, décembre 2007.

Ce n'est pas l'absence de peur ou d'angoisse qui caractérise la construction du sentiment de sécurité mais la capacité à les affronter, à en triompher, à leur survivre. C'est un point très important, incontournable pour appréhender les problématiques adolescentes.

Aussi, de manière relativement indépendante du niveau de sûreté, le sentiment de sécurité correspond donc au degré d'individuation auquel un sujet humain peut arriver.

## La fabrique de la sécurité, une tension dialectique

---

Nous avons parfois tendance à oublier qu'il est courant pour l'être humain de devoir mettre sa vie en danger dans le but de se sentir en sécurité. Je pense à tous les exploits dont l'homme s'est rendu capable : vivre dans le désert ou sur la banquise, aller sur la Lune ou faire le tour du monde à la voile en solitaire. Nos outils critiques nous permettent déjà de penser un peu autrement ces questions et, du coup, certaines approches sociales, éducatives ou cliniques. Par exemple, face aux conduites à risque adolescentes, la logique ne doit pas nous amener à la recherche d'une sûreté maximale puisque c'est aussi de la confrontation avec l'expérience du danger que naît le sentiment de sécurité ; d'avoir triomphé du danger, de l'avoir maîtrisé. Il s'agit aussi de se soumettre à l'épreuve du monde, d'éprouver sa force et de se construire une estime de soi.

Aussi, pour les adolescents, réduire les risques consiste beaucoup plus à encadrer la nécessité d'une prise de risque qui puisse avoir un sens. C'est-à-dire que ces prises de risques doivent s'accompagner d'un processus de symbolisation et d'un travail de la pensée. On retrouve alors un écho des logiques traditionnelles des rituels initiatiques

délimitant dans le temps et dans l'espace l'épreuve du danger tout en lui accordant de la valeur et sans pour autant faire l'économie d'une certaine brutalité. Les éprouvés de la peur et de la douleur, et leur dépassement, marquent un changement d'identité aux répercussions intimes mais qui correspond aussi à un changement de place au sein de la société.

Néanmoins, même l'initiation la plus accomplie ne peut produire un apaisement définitif. Ce qu'il faut à cette occasion relever, c'est qu'il n'y a pas d'état stable du sentiment de sécurité, pas de permanence possible si ce n'est qu'illusoire ou mythique. Au contraire, notre nature pulsionnelle nous contraint de l'intérieur à prendre des risques. C'est par cette mise en évidence de la pulsionnalité que l'adolescence est riche d'enseignement. En effet, réprimer les pulsions pourrait apparaître comme le meilleur choix « sécuritaire ». Contenir l'appel interne au mouvement, à la vitesse, à l'intensité, à la sensualité... paraît d'abord comme une limitation très efficace des risques de débordements et d'accidents. Mais, à y regarder de plus près, contenir trop la pulsionnalité n'est pas une bonne manière de l'éduquer et de la socialiser. C'est même une source directe d'insécurité interne qui peut produire à terme de graves problèmes de sûreté sous toutes les formes des symptomatologies auto-agressives ou même sous forme de raptus hétéro-agressif ; je pense par exemple à ces adolescents décrits comme très réservés et qui peuvent passer à l'acte de manière meurtrière.

Donner libre cours à ses pulsions n'est pas pour autant une solution idéale, cela va de soi. On en arrive alors à considérer que c'est une mise en œuvre, une mise au travail, de la pulsionnalité qu'il faut rechercher. Autrement dit, il faut que la tension dynamique des pulsions puisse trouver des modes d'expression éventuellement « violents » mais en tout cas dans un cadre suffisamment socialisateur

et symbolique. À ce propos, les musiques les plus populaires, depuis au moins plus d'un siècle, ont été inventées par des adolescents et des jeunes animés d'une énergie débordante!

Dans ses écrits, notamment ceux consacrés au développement du sentiment de sécurité et de la confiance en soi, Bowlby reprend et commente les recherches menées autour de la psychologie des astronautes: «Nous tournant vers leur biographie, nous trouvons qu'ils ont grandi dans des communautés relativement réduites et bien organisées, comportant une solidarité familiale considérable et une forte identification au père... un thème fréquent de nombreux entretiens est l'heureux souvenir d'activités de plein air partagées avec le père... Leurs environnements ne leur proposaient pas de défis disproportionnés à leurs capacités. Ils fréquentaient des écoles et lycées où ils pouvaient s'épanouir... Nous constatâmes une courbe de croissance relativement régulière dans laquelle ils pouvaient affronter les défis qui se présentaient, accroître leur niveau d'ambition, réussir et acquérir plus d'assurance et, de cette façon, augmenter leur compétence... (Ils possédaient une idée d'eux-mêmes stable...»

Voilà, en effet, un condensé des conditions les plus favorables au développement du sentiment de sécurité. Les astronautes en question partageaient ce type de profil avec la plupart des pilotes d'essai, catégorie professionnelle dont ils étaient eux-mêmes issus. Ce qui doit ici attirer notre attention, c'est que la consistance du sentiment de sécurité s'accompagne très bien de la recherche volontaire de situations où la sûreté est très menacée, comme lors d'essais de prototypes aéronautiques ou lors de vols spatiaux. On doit même accepter de reconnaître que la prise de risque est non seulement rendue possible par le degré de confiance en soi, mais que, réciproquement, elle est une condition de l'établissement de cette confiance. C'est une nécessité pour maintenir l'estime de soi, très certainement

aussi pour permettre une mise en acte de la pulsionnalité qui évite l'accumulation de tensions internes. Et cette logique, qui vaut pour l'exemple spectaculaire des astronautes, vaut autant pour des prises de risque ou des défis beaucoup plus quotidiens.

Il y a une autre notion que notre époque contemporaine tend à définir sous la forme de l'idéal d'un état stable exempt de contradictions. L'OMS a, en effet, défini la santé ainsi: «un état de complet bien-être physique, psychique et social...» L'inconvénient de ce type d'idéal est de mettre toutes les contradictions inhérentes à l'expérience subjective du côté de la pathologie: angoisse, tristesse, douleur... ne correspondent pas à «un état de complet bien-être» et sont pourtant tout autant inévitables. L'expérience du deuil suppose par exemple de les accepter alors qu'une telle conception de la santé conduit assez largement à les traiter comme des symptômes en essayant de les éradiquer. Mais si l'expérience du deuil est du même coup empêchée, la santé va se dégrader de manière beaucoup plus pernicieuse.

N'y a-t-il pas dans la recherche d'une sécurité parfaite le même genre de risques? Problématique que Jean Delumeau résume très bien: «Mais notre époque n'est-elle pas en train de vivre un retournement de situation? Il arrive un moment où un excès d'assurance ne rassure plus, où la recherche fébrile de la protection crée à nouveau l'angoisse, où la course affolante entre dangers et sécurité engendre le vertige. Ce rattrapage toujours remis en cause nous révèle que toute assurance est finalement fragile et que nous devons nous défendre contre l'utopie d'une sécurité généralisée, d'une asepsie universelle, d'une immunisation du corps et de l'esprit contre toutes les incertitudes et tous les périls.»<sup>32</sup>

Il n'y aurait donc pas de solution simple puisque la construction d'un sentiment interne de sécurité sup-

---

32 J. Delumeau, *op cit.*

## Individuation et adolescence

pose la traversée de l'angoisse et une certaine mise en jeu de la sûreté la plus élémentaire ; pas de solution simple mais plutôt une tension dialogique aussi entre sécurité et insécurité. Par ailleurs, cette tension ne peut pas être pensée comme une problématique purement individuelle puisqu'elle est toujours, d'une manière ou d'une autre, affaire de relation à l'autre. L'évocation du deuil s'avère d'ailleurs pertinente puisqu'elle renvoie directement à l'une des dimensions principales de l'adolescence. Et au travers de l'adolescence c'est toute la famille et même, plus largement, toute l'organisation sociale qui est aux prises avec l'expérience de deuils. On a trop tendance à oublier que cette période de la vie coïncide, dans l'entourage des jeunes, avec d'autres crises existentielles moins tapageuses mais non moins profondes : crise du milieu de la vie et cycle du « nid vide » pour les parents, prise de la retraite, maladies et vieillissement pour les grands-parents...<sup>33</sup>

S'individualiser suppose de se séparer de ses parents dans la réalité et, symboliquement, de son enfance. Dans les deux cas « se séparer » ne veut pas dire « rompre » mais plutôt changer de place. C'est évidemment un enjeu crucial à l'adolescence, peut-être d'autant plus que l'« individualisation » omniprésente dans la société pourrait faire oublier le long travail de l'« individuation ». Les adolescents eux-mêmes se sentent souvent obligés de se présenter comme des êtres indépendants conformément à l'idéal ultra-moderne.

Néanmoins, beaucoup d'adolescents se débrouillent bien avec la société individualiste qui leur donne une liberté inouïe. Leurs parents arrivent à allier surveillance et bienveillance. Depuis l'abandon du service militaire, notre société ne bénéficie plus d'un rituel initiatique standard mais on peut en trouver à la carte : apprentissages scolaires et/ou professionnels, mouvements de jeunesse, engagements sportifs, artistiques, culturels, associatifs... voyages, séjours à l'étranger. D'une expérience à l'autre, d'une épreuve à l'autre, ces adolescents apprennent à se construire une nouvelle identité, à aimer, à jouir, à se battre dans des limites qui donnent une valeur sociale à leurs actions. De cette façon, ils arrivent à acquérir ce qui assure le plus grand sentiment de sécurité intérieure, c'est-à-dire une estime de soi valorisée et reconnue. Et c'est, en quelque sorte, une des traductions affective du travail de la symbolisation.

Arrêtons-nous maintenant sur plusieurs histoires où la séparation-individuation pose problème. Ce n'est pas pour dresser un sombre tableau général mais plutôt pour mettre en évidence les liens entre les hypothèses déjà formulées et certains cas de figures de nos pratiques quotidiennes.

---

<sup>33</sup> D. Robin, « Conflictualité et violences au cœur de la transmission » in *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, N° 38, Bruxelles, De Boeck, 2007.

## La petite délinquance : quand l'insécurité du dehors est aussi en dedans

Il existe une forte corrélation entre les taux de chômage des adultes et les taux d'absentéisme scolaire des enfants, surtout dans les quartiers les plus touchés par l'accroissement des inégalités sociales, les effets du néolibéralisme. Dans des cités belges, Pascale Jamouille, anthropologue, croisant des récits de vie constate que les jeunes garçons fréquentant le plus assidûment les bandes vivent souvent très proches de leur mère, par ailleurs prise dans des situations précaires : soit parce qu'elle élève seule ses enfants, soit parce qu'elle fait l'objet de violences conjugales<sup>34</sup>. La petite délinquance accompagne le maintien d'une présence auprès de la mère qui peut paraître particulièrement conflictuelle mais qui, au-delà des apparences, constitue pour elle un soutien loin d'être négligeable et une forme de protection contre les agresseurs potentiels dont le père peut faire partie.

Un adolescent peut-il soutenir en même temps la sublimation nécessaire au travail scolaire et les bouleversements de la puberté, en sachant que son autonomisation signifie abandonner sa mère à des formes de mortifications psychiques ou physiques ? Comment grandir en étant loyal au lien le plus fondamental ? Ou comment se débrouiller avec un tel mélange de culpabilité et de honte ? Est-il si facile de réussir socialement si cela signifie le renforcement de la disqualification d'un père déjà tellement narcissiquement malmené ? Dans ce genre de situations, les conflits de fidélité (avec la mère, le père, les copains, l'école, la société...) sont nombreux et ne facilitent

pas l'autonomisation. Comment grandir sans trahir ? Il peut, du coup, nous apparaître que beaucoup de petites délinquances réalisent un compromis assez complexe.

Ibrahim n'a que 13 ans. Il ne va plus que très irrégulièrement à l'école. Il se retrouve pour la deuxième fois en IPPJ après un vol de voiture. Ses copains et lui se sont faits facilement pincer. Ils étaient tellement fiers de leur coup qu'ils faisaient le tour du quartier en klaxonnant. Il est l'aîné d'une très nombreuse fratrie. Tout dans sa vie semble marqué par l'empreinte d'un puissant clivage. Son père travaille dans le bâtiment mais à peu près aussi irrégulièrement qu'Ibrahim va à l'école. Pendant les longues périodes de chômage, le père vit la nuit, dormant le jour, passant son temps à jouer et à boire en alternance avec des moments d'abattement. Quand il est à la maison, il fait régner un climat de peur en se montrant violent avec ses enfants et sa femme. Et pendant les longues périodes où il est absent, c'est Ibrahim qui cherche à affirmer son autorité en se montrant lui aussi brutal avec sa mère.

Quand on observe les choses d'un peu plus près, on se rend compte qu'Ibrahim s'arrange pour être à la maison quand son père y est. Il essaye de s'interposer entre ce dernier et le reste de la famille. D'ailleurs, il joue au caïd et roule des mécaniques. Il semble échapper à toute autorité, mais incidemment on apprend qu'il passe aussi beaucoup de temps chez des voisins. Là son comportement est tout autre. Calme et attentionné, il joue avec les autres enfants comme un gamin... qu'il est encore !

Il y a un troisième groupe important pour lui. C'est la bande où il faut déjà boire, fumer, parler de sexualité, se battre, prendre des risques sans rien montrer de sa peur. La peur est là pourtant, omniprésente dès que le groupe se disperse. Peur d'être agressé à son tour par une autre bande ou de devoir encore faire face à son père, ou de devoir affronter les plaintes et les reproches de sa mère, la honte de ne pas savoir

<sup>34</sup> P. Jamouille, *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, Éditions La Découverte, 2005.

s'occuper de ses frères et sœurs. Cela ne laisse en effet pas beaucoup le temps d'aller à l'école.

Ibrahim incarne des personnages différents suivant les déambulations dans son quartier: la maison, les voisins, la bande... En institution, l'espace se resserre. C'est alors suivant les moments qu'Ibrahim fait le marlole devant les éducateurs, défiant leur autorité. Il les provoque régulièrement comme s'il cherchait à susciter la maltraitance que son père lui inflige parfois. Il se mesure aussi avec les autres jeunes, cherchant des alliances éphémères. Là aussi le défi s'impose même quand il tremble visiblement de peur devant des gaillards plus vieux de presque cinq ans. Devant l'un ou l'autre, il se soumet, à l'affût d'une protection. Il divise l'équipe éducative. Comme c'est très souvent le cas, le clivage qui l'habite de l'intérieur se retrouve projeté dans son entourage... à moins que ce ne soit l'inverse. C'est en effet toute l'histoire de sa vie. Il suscite l'attendrissement ou la répression. Régulièrement sanctionné, on le retrouve « mis en chambre » et pleurant comme un enfant apeuré. Parfois même caché sous son lit comme pour chercher la protection et échapper au regard qui fait flamber sa honte.

Les aléas de l'individuation-séparation, de la construction de l'estime de soi, peuvent donner lieu à ce genre de dérives. Des études belges<sup>35</sup> récentes sur la délinquance « auto-révélee » – c'est-à-dire, à partir des dires des adolescents eux-mêmes – confirment que la prévention la plus efficace repose sur la qualité du contact avec les adultes. Bien sûr avec les parents et notamment sous forme d'identification entre le fils et son père, la fille et sa mère... mais aussi avec les enseignants. La qualité de la relation et l'estime que les jeunes peuvent en retirer sont déterminantes. A contrario, la délinquance est, pour beaucoup de jeunes, une manière de rechercher une valorisation « négative », transgressive, quand une valorisation plus

positive ne paraît pas possible. De la même manière, chaque séjour institutionnel d'Ibrahim est ponctué par des fugues. Dès qu'il commence à adhérer à la mesure éducative, à s'attacher aux intervenants, il rompt le contact et retourne tenir son rôle au sein de la famille, écartelé dans un conflit de fidélité.

Dans une situation comme celle-là, on voit bien l'intérêt qu'il y a à articuler l'intervention judiciaire tout à fait légitime à des mesures éducatives mais aussi à des prises en compte plus larges du contexte, notamment au niveau familial voire au sein même du quartier. Par ailleurs, cette petite histoire met aussi en évidence des enjeux politiques considérables: « Le modèle d'État social inventé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui a généré des politiques sociales visant à protéger les salariés, y compris contre eux-mêmes, et à inclure tous ceux qui se trouvaient à la marge et en difficulté durant tout le XX<sup>e</sup> siècle, ne semble plus capable aujourd'hui d'éviter la fragmentation sociale et les dérapages de l'assistance sociale. Il faut réinventer des politiques d'inclusion. »<sup>36</sup>

L'insécurité sociale qu'Ibrahim peut représenter pour d'autres et celle qu'il vit lui-même ne peuvent pas être apaisées par des mesures sécuritaires au sens classique du terme. Ces mesures renforcent la fragmentation sociale et portent atteinte à l'estime de soi, suscitant d'une manière ou d'une autre un surcroît de violence, contre autrui ou contre soi. Pensons par exemple au fameux « Mosquito » ou au répulsif anti-SDF. Par contre, ce sont des interventions plus profondes qui peuvent à terme conjuguer sûreté et sécurité sans remettre en question le bien-fondé des sanctions pénales ou des mesures protectionnelles; et pour éviter qu'Ibrahim ne devienne un de ces jeunes qualifiés d'« incasables ».<sup>37</sup>

36 H. Lagrange, *op citée*, p. 103.

37 En France, une recherche commanditée par l'Office National pour l'Enfance en Danger (ONED) et dirigée par J.-Y. Barreyre décrit les itinéraires de ces enfants et adolescents dont plus personne ne veut. Publication à paraître.

35 C. Gavray et N. Vettenburg, La délinquance juvénile autorévélee: le cas de la Belgique in *Carrefour de l'éducation* 2007/2, N° 24.

## Les adolescences sans histoire ne sont pas forcément sans dangers

Benoît a presque 19 ans. Il se décrit comme «solitaire, sans plus». Il a, en effet, l'habitude de régler ses problèmes tout seul et depuis «toujours». C'est une banalité de le dire, mais c'est une caractéristique assez typique de notre hyper-modernité individualiste que de vivre en société dans une profonde solitude. Pourtant, Benoît n'est aucunement désinvolte socialement au sens habituel du terme. Il a eu une enfance sans traumatisme spectaculaire, ses parents forment un couple a priori harmonieux, il n'a jamais rencontré de difficultés scolaires, il a des amis, des copines... mais son entrée dans l'adolescence s'est manifestée par une perte de contact avec les autres même s'il reste en relation avec eux. L'adolescence a correspondu notamment à une rupture complète du dialogue avec ses parents.

Benoît a honte de ce qui lui arrive et encore plus de se retrouver en face d'un psychologue pour en parler; il a d'ailleurs du mal à trouver ses mots et parle généralement sans me regarder. Mais la tristesse, la douleur et l'angoisse sont devenues tellement fortes et omniprésentes qu'il se sent trop en danger pour s'obstiner à ne pas demander de l'aide. Les idées de suicide commencent à l'obséder. Il n'arrive pas à comprendre ce qui lui arrive. Il est pris par des crises de larmes et envahi par des sentiments inédits autant que dérangeants. Il vient de se faire plaquer par une fille.

La situation est banale. Ce qui paraît ici exemplaire, c'est la très grande difficulté de Benoît à partager ce qu'il ressent. C'est compréhensible vis-à-vis d'un adulte, mais ce qui conduit à la consultation

c'est l'isolement, même vis-à-vis de ses pairs, dans lequel Benoît s'est installé. Il évoque la rage qui peut l'habiter par moment. Il s'enferme alors dans sa chambre, se jetant sur son piano électrique. Il met l'ampli à fond pour se lancer dans quelques improvisations très tonitruantes. C'est le plus souvent avant que son père ne rentre du travail, quand il est seul dans la maison avec sa mère. Quelle que soit l'intensité du bruit produit, cela se passe sans que rien ne puisse en être dit.

Une première série d'entretiens ont mis ce jeune suffisamment en confiance. De sorte que, après beaucoup d'atermolements et une gêne encore très manifeste, il en vient à confier quelque chose qu'il n'a jamais pu dire à personne: il a gardé un contact très étroit avec l'objet transitionnel de son enfance. Ainsi, au fur et à mesure que l'adolescence le conduisait à un certain mutisme, cette relation s'est renforcée. Il ne peut s'endormir sans lui et sans avoir pris de longues minutes à lui raconter sa journée, à lui confier ses secrets.

Comme beaucoup d'adolescents de notre époque, Benoît s'est livré à une série d'épreuves au caractère initiatique incertain. Parfois accompagné de copains, souvent seul, il a fait l'équilibriste sur les rambardes de balcons haut perchés. Il s'est suspendu au-dessus du vide et des vagues, de nuit, accroché aux bastingages des bateaux lors de certaines vacances. Il est pas mal sorti en boîte sans expérimenter beaucoup de drogues mais buvant parfois énormément. Jusqu'à se disputer avec ses amis. Jusqu'à se retrouver seul à la limite du coma éthylique. Jusqu'à se retrouver sans savoir comment rouler en vélo la nuit sur l'autoroute et à contre-sens! Rappelons que les accidents constituent la première cause de mortalité des adolescents. Adolescents qui sont le plus souvent comme Benoît, «sans histoires», sans symptomatologies spécialement spectaculaires.

On retrouve ici ces prises de risque des adolescents et des jeunes contemporains qui apparaissent comme des tentatives de ritualisation initiatique mais qui doivent être répétées tant manque le vrai ressort de l'initiation. C'est-à-dire l'insertion de l'épreuve dans un lien social qui articule différences des sexes et des générations. Le rituel prend alors la forme d'une dramatisation vécue par un groupe de pairs mais sous la direction d'un groupe d'adultes initiés. Par contre, Benoît, comme le jeune héros de «Paranoïd park»<sup>38</sup>, est un peu trop livré à lui-même ; adolescent avec lequel les adultes ont perdu le contact sans que pour autant rien de spectaculaire ne se passe. Décramponné des adultes, dans un lien parfois ténu avec ses pairs, Benoît doit quand même se prouver que son existence à un sens. Heureusement pour lui, toutes ses conduites ordaliques se terminent bien après avoir été pourtant très limites.

Par ailleurs, Benoît a découvert l'amour et la sexualité assez tôt. Certaines de ces histoires avec l'autre sexe s'avèrent à l'une ou l'autre reprise prendre une tournure passionnelle. Et c'est à l'occasion d'une rupture que lui impose une adolescente qu'il est envahi par un mélange de haine et de douleur d'une intensité telle qu'il pense sérieusement au suicide. Les idées suicidaires se présentent comme le symptôme d'une haine qu'il n'arrive pas à métaboliser et qui peut se porter autant sur l'autre que sur lui-même. Une haine difficile à orienter et, du coup, difficile à subjectiver. Ces scénarii sont, en fait, très classiques des passages à l'acte suicidaires de nombre de jeunes. Les difficultés à vivre la séparation, à s'individualiser, se potentialisent : entre la jeune fille qui impose la rupture et les parents et l'enfance qu'on a du mal à quitter.

Benoît a « accroché » avec le processus de la psychothérapie et s'est mis à élaborer psychologiquement

des conflits qu'il avait plutôt tendance à agir, à tenter d'évacuer. Ce qui lui permettait de mener en effet une vie « sans histoire » jusqu'au moment où les affects dépassaient son mode de fonctionnement. Un événement en apparence mineur pouvait alors avoir l'impact d'un trauma en provoquant l'effraction d'une excitation impossible à canaliser. La tentation de l'agir pouvant alors présenter le suicide comme une solution extrême. Cette histoire met en exergue le fait qu'un adolescent le plus individualisé du monde peut être en panne d'individuation, avec tous les risques que cela comporte. De ce point de vue-là aussi, un certain contact avec les adultes reste nécessaire même si les adolescents ont besoin de garder certains secrets.

Les difficultés de l'individuation ont aussi des modes d'expression plus typiquement féminins. Kelly est aussi très seule avec ses émotions, elle arrive quand même à les partager sur des blogs. Là, elle peut raconter qu'elle est inquiète pour sa mère. Depuis le départ de son père – ou était-ce déjà avant ? – sa maman est « dépressive ». Elle n'arrive pas vraiment à lui parler mais pas non plus à la remettre en question. Souvent, Kelly se sent tellement tendue qu'elle est prise d'une envie presque irrépressible de manger. Elle ne comprend pas comment ça vient, mais comme elle ne veut pas grossir elle a trouvé un autre truc. Elle se coupe avec un cutter à l'intérieur des bras, parfois des jambes. Sur le coup, ça ne fait pas mal et même ça soulage. Et comme elle le dit sur le blog : « Mieux vaut se faire mal à soi-même qu'aux autres... » Ce qui est embêtant, c'est qu'elle ne peut plus aller à la piscine. D'ailleurs, avec les garçons c'est compliqué de montrer ça. Reste le « chat »...

---

38 Film de Gus Van Sant (2007) qui décrit particulièrement bien l'ambiance contemporaine d'« autisme généralisé ».

## Conclure ?

Si le sentiment d'insécurité ou, du moins, son expression sont omniprésents à tous les niveaux de notre vie sociale, c'est une évidence qui recouvre en fait des préoccupations très diverses. Il paraît nécessaire de reconnaître une augmentation relativement récente des manifestations de la violence, le plus spectaculairement sous des formes délinquantes et plus profondément dans la vie économique en lien avec la crise de l'État social et de son modèle de solidarité.

En croisant ces données avec une approche plus psychologique, on peut formuler une hypothèse complémentaire: l'emprise grandissante de modes de vie individualistes suscite des formes d'insécurité nouvelles. Cette hypothèse doit pouvoir être appréhendée au-delà de tout jugement moral, au moins a priori. Il est possible que ce soit, en effet, la contrepartie incontournable des avancées des libertés démocratiques. Il ne faudrait donc pas jeter le bébé avec l'eau du bain! Mais l'enjeu est d'importance puisqu'il faut bien constater que les «demandes de sécurité» constituent un risque majeur pour les régimes démocratiques. Dans ce sens, à lui seul, le durcissement des politiques de répression ne produit pas la sécurité attendue et s'avère plutôt chargé de nombreux effets pervers.

Une série de paradoxes sont moins énigmatiques quand on distingue sûreté et sécurité, la première étant l'état objectif du degré de protection – surtout physique – alors que la deuxième est un équilibre subjectif instable. Cet équilibre subjectif instable est particulièrement éclairé par le processus de la construction de l'estime de soi. L'estime de soi repose sur trois piliers: une sécurité de base correspondant au narcissisme primaire, une adéquation

suffisante avec un système de valeurs acquis et des relations actuelles d'amour, d'amitié, d'appartenance... On peut alors comprendre que se sentir en sécurité passe par des moments de confrontation avec le danger pour éprouver la force et les limites de son corps, s'assurer certains mérites et renforcer ses liens d'alliance. C'est pour cette raison, par exemple, que vouloir trop protéger un enfant ou un adolescent a pour résultat paradoxal – en apparence seulement – de générer une insécurité elle-même dangereuse.

Ces logiques complexes nous concernent d'ailleurs tout au long de notre vie, nous renvoyant chacun à nos propres fondations narcissiques, à la fidélité à nos idéaux et à nos relations privilégiées... notamment avec les adolescents! Il n'y a guère d'autres garanties que d'essayer de garder contact avec ces trois registres de l'existence qui montrent que le plus subjectif reste chevillé au plus collectif. Alors, à tous les niveaux de nos interventions, le défi serait de soutenir le pari démocratique<sup>39</sup> sans occulter pour autant la fragmentation qui résulte de l'individualisme. C'est dans cette tension qu'il reste toujours à inventer.

---

<sup>39</sup> Par cette formule du «pari démocratique», la démocratie, pas plus que la santé ou la sécurité n'est un état stable. Il s'agit plutôt d'un effort à sans cesse renouveler.



Tous les 2 mois, un livre de 64 pages envoyé gratuitement aux professionnels de l'enfance et de l'aide à la jeunesse (11.000 ex.)

### Temps d'Arrêt – Déjà parus

- L'aide aux enfants victimes de maltraitance – Guide à l'usage des intervenants auprès des enfants et adolescents. Collectif.
- Avatars et déarrois de l'enfant-roi. Laurence Gavarini, Jean-Pierre Lebrun et Françoise Petitot.\*
- Confidentialité et secret professionnel: enjeux pour une société démocratique. Edwige Barthélemy, Claire Meersseman et Jean-François Servais.\*
- Prévenir les troubles de la relation autour de la naissance. Reine Vander Linden et Luc Roegiers.\*
- Procès Dutroux; Penser l'émotion. Vincent Magos (dir).
- Handicap et maltraitance. Nadine Clerebaut, Véronique Poncelet et Violaine Van Cutsem.\*
- Malaise dans la protection de l'enfance: La violence des intervenants. Catherine Marneffe.\*
- Maltraitance et cultures. Ali Aouattah, Georges Devereux, Christian Dubois, Kouakou Kouassi, Patrick Lurquin, Vincent Magos, Marie-Rose Moro.
- Le délinquant sexuel – enjeux cliniques et sociétaux. Francis Martens, André Ciavaldini, Roland Coutanceau, Loïc Wacquant.
- Ces désirs qui nous font honte. Désirer, souhaiter, agir: le risque de la confusion. Serge Tisseron.\*
- Engagement, décision et acte dans le travail avec les familles. Yves Cartuyvels, Françoise

Collin, Jean-Pierre Lebrun, Jean De Munck, Jean-Paul Mugnier, Marie-Jean Sauret.

- Le professionnel, les parents et l'enfant face au remue-ménage de la séparation conjugale. Geneviève Monnoye avec la participation de Bénédicte Gennart, Philippe Kinoo, Patricia Laloire, Françoise Mulkey, Gaëlle Renault.\*
- L'enfant face aux médias. Quelle responsabilité sociale et familiale? Dominique Ottavi, Dany-Robert Dufour.\*
- Voyage à travers la honte. Serge Tisseron.\*
- L'avenir de la haine. Jean-Pierre Lebrun.\*
- Des dinosaures au pays du Net. Pascale Gustin.\*
- L'enfant hyperactif, son développement et la prédiction de la délinquance: qu'en penser aujourd'hui? Pierre Delion.\*
- Choux, cigognes, «zizi sexuel», sexe des anges... Parler sexe avec les enfants? Martine Gayda, Monique Meyfroet, Reine Vander Linden, Francis Martens – avant-propos de Catherine Marneffe.\*
- Le traumatisme psychique. François Lebigot.\*
- Pour une éthique clinique dans le cadre judiciaire. Danièle Epstein.
- À l'écoute des fantômes. Claude Nachin.\*
- La protection de l'enfance. Maurice Berger, Emmanuelle Bonneville.\*
- Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel. Jean-Marie Forget.
- Le déni de grossesse. Sophie Marinopoulos.\*
- La fonction parentale. Pierre Delion.\*
- L'impossible entrée dans la vie. Marcel Gauchet.\*
- L'enfant n'est pas une «personne». Jean-Claude Quentel.
- L'éducation est-elle possible sans le concours de la famille? Marie-Claude Blais.
- Les dangers de la télé pour les bébés. Serge Tisseron.\*
- La clinique de l'enfant: un regard psychiatrique sur la condition enfantine actuelle. Michèle Brian.
- Qu'est-ce qu'apprendre? Le rapport au savoir et la crise de la transmission. Dominique Ottavi.\*
- Point de repères pour prévenir la maltraitance. Collectif
- Traiter les agresseurs sexuels? Amal Hachet

\*Épuisés mais disponibles sur [www.yapaka.be](http://www.yapaka.be)

## Prenons le temps de travailler ensemble

La prévention de la maltraitance est essentiellement assurée au quotidien par les intervenants en lien direct avec les familles.

Le **programme yapaka**, mené par la Coordination de l'aide aux enfants victimes de maltraitance, a pour mission de soutenir ce travail.

D'une part, il propose un volet de formations, de conférences, d'informations – via une newsletter et les livres Temps d'Arrêt – aux professionnels. D'autre part, des actions de

sensibilisation visent le public (livres, spots tv, autocollants...).

Plutôt que de se focaliser sur la maltraitance, il s'agit de promouvoir la construction du lien au sein de la famille et dans l'espace social: un tissage permanent où chacun – parent, professionnel ou citoyen – a un rôle à jouer.

**yapaka.be** 

Une action de la Communauté française

# Les livres de yapaka

disponibles toute l'année gratuitement  
sur simple demande au 0800/20 000



Livre de 80 pages  
60.000 ex./an

Diffusion gratuite à chaque  
élève de 4<sup>ème</sup> primaire



Livre de 80 pages  
60.000 ex./an

Diffusion gratuite via  
les associations fréquentées  
par les adolescents



Livre de 80 pages  
60.000 ex./an

Diffusion gratuite via les  
crèches, écoles, associations  
fréquentées par les parents



Livre de 80 pages  
60.000 ex./an

Diffusion gratuite via les  
écoles, associations fréquentées  
par les parents